

Jacques Amyot

Les vies des hommes illustres - Pericles

LES
VIES DES HOMMES
ILLVSTRES, GRECS ET
Romains , comparees l'vne
avec l'autre par Plutarque
de Chæronee ,

Tranflatees premierement de Grec en François par maiftre Iaques Amyot lors Abbé de Bellozane, & depuis en ceste troifieme edition reueués & corrigees en infinis paffages par le mefme Tranflateur, maintenant Abbé de faint Corneille de Compiègne, Confeiller du Roi, & grand Aumofnier de France, à l'aide de plusieurs exemplaires uieux efcrits à la main, & auffi du iugement de quelques perfonnages excellents en çauoir.

II. VOLUME.

Pericles.

À PARIS,
Par Vafcofan Imprimeur du Roy.
M. D. LXVII.
AVEC PRIVILÈGE.

Le texte de l'édition originale : Jacques Amyot, *Les vies des hommes illustres, grecs et romains, comparees l'une avec l'autre par Plutarque de Chæronee, II. volume, Pericles*, Paris, Vascosan, 1567, a été numérisé, recomposé avec **goff** -nom en **Alegreya ht**, et divisé en chapitres avec orthographe modernisée. Les mots désuets, le genre des noms, la ponctuation, l'usage des majuscules ont été retenus. Item pour l'orthographe des noms latins tous entiers (Montaigne, *Essais*, 1, 46 : « ...je sais bon gré à Jacques Amiot d'avoir laissé, dans le cours d'une oraison Française, les noms Latins tous entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence Française. ») ; autrement on a modernisé. Le cas échéant, mes commentaires (gloses) sont signalés en note de marge et en *italique*. Les notes marginales en romain sont d'Amyot. La vignette et la lettre capitulaire p. 1 proviennent respectivement de la fonte Fraktur-Schmuck et Decorated Roman Initials par M. Dieter Steffmann.

Le texte de cet ouvrage a été revu par Mark De Wilde.
Merci à M. Gérard Gréco pour son aide.

Publié par Gérard Gréco sur <http://gerardgreco.free.fr>.

© Mark De Wilde 2023

Version 2.00 du 4 avril 2023

Tous droits réservés. Il est toléré d'utiliser ce document dans un cadre scolaire ou universitaire ou personnel sans but lucratif. La diffusion même électronique de ce document n'est pas autorisée.



P E R I C L E S .



ÆSAR voyant un jour à Rome quelques étrangers hommes riches et opulents, qui avaient toujours entre leurs bras de petits chiens et de petites guenons, et les chérissaient merveilleusement, leur demanda si les femmes en leur pays ne faisaient pas des enfants : reprenant très sagement ceux qui emploient envers les bêtes l'inclination à aimer, et l'affection de charité que la nature a mise en nous, pour en user envers les hommes, et non pas envers les bêtes. Au cas pareil, aussi ayant la nature empreint en notre âme un désir naturel d'apprendre et de savoir, il est bien raisonnable de reprendre ceux qui abusent de ce désir, à ouïr et apprendre choses qui n'apportent aucun fruit, et cependant mettent à nonchaloir celles qui sont utiles et honnêtes. Car quant au sens extérieur qui avec quelque passion reçoit impression de son objet, il lui est à l'aventure force¹ de considérer indifféremment tout ce qui se présente à lui utile ou inutile qu'il soit : mais il n'est pas ainsi de l'entendement, pource que chacun en peut

1. nécessaire

user à sa volonté, et le tourner facilement à toute heure, et appliquer à ce que bon lui semble : à raison de quoi il le faut toujours adonner à ce qui est le meilleur, afin que non seulement il le contemple, mais aussi qu'il s'en repaïsse et nourrisse en le contemplant. Car tout ainsi que la couleur la plus propre pour l'œil, est celle qui de sa vivacité jointe avec une gaieté réjouit et conforte la vue : aussi doit-on appliquer son entendement à contemplations, qui en délectant le tirent quand et quand¹ à ce qui est son propre bien : comme sont les effets de la vertu, lesquels en les oyant ou lisant impriment ès cœurs une affection et un zèle de les ensuivre. Ce qui n'est pas en toutes autres choses que nous avons en quelque estime, et ne sommes pas toujours incités à désirer faire ce que nous trouvons bien fait : ains² au contraire, bien souvent prenant plaisir à l'œuvre, nous en méprisons l'ouvrier, comme ès compositions des parfums et ès teintures de pourpre : car nous nous délectons de l'un et de l'autre, et néanmoins estimons les parfumeurs et teinturiers personnes viles et mécaniques. Pourtant répondit très bien Antisthenes à un qui lui disait que Ismenias était excellent joueur de flûtes, C'est mon³, dit-il, mais au demeurant homme qui ne vaut rien : car autrement il ne serait point si excellent joueur de flûtes. Auquel propos Philippus Roi de Macédoine dit une fois à son fils Alexandre le grand, qui avait chanté en un festin fort plaisamment, et en homme qui entendait bien l'art de Musique, N'as tu point de honte de chanter si bien ? Pource qu'il suffit bien

1. *en même temps*

2. *mais*

3. *Sûrement*

que un Roi emploie quelquefois son loisir à ouïr chanter les chantres, et fait beaucoup d'honneur aux Muses, de vouloir être aucunesfois auditeur des ouvriers de tel art, quand ils font à l'envi les uns les autres à qui chantera le mieux.

2 Mais qui actuellement exerce quelque art basse et vile, il produit en témoignage contre soi-même le labeur qu'il a employé en choses inutiles, pour prouver qu'il a été paresseux à apprendre les honnêtes et utiles. Et n'y eut jamais jeune homme de bon cœur et de gentille nature, qui en regardant l'image de Jupiter, laquelle est en la ville de Pise, souhaitât devenir Phidias, ni Polycletus en regardant celle de Juno qui est en Argos, ne¹ qui désirât être *1. ni* Anacreon, ou Philemon, ou Archilochus pour avoir quelquefois pris plaisir à lire leurs œuvres : car il ne s'ensuit pas nécessairement, si l'ouvrage délecte, que toujours l'ouvrier en soit à louer. Ainsi ne profitent point telles choses à ceux qui les contemplent, pource qu'elles n'engendrent point ès cœurs des regardants un zèle de les imiter, ni n'excitent point une affection de les ressembler et de s'y conformer : mais la vertu a cela de propre en ses actions, qu'elle rend l'homme qui la connaît affectionné de sorte, que tout ensemble il en trouve les actes beaux, et désire ressembler à ceux qui les font. Car des biens de la fortune nous en aimons la fruition et la possession, et de la vertu l'action : au moyen de quoi nous sommes bien contents d'avoir ces biens-là des autres, mais ceux-ci, nous voulons que les autres les aient de nous. Car la vertu

a cette force qu'elle incite la volonté de l'homme, qui la considère, à la vouloir incontinent exercer, et engendre en son cœur une envie de la mettre en exécution, formant les mœurs de celui qui la contemple, non point par imitation, ains par la seule intelligence et connaissance de l'acte vertueux, qui tout soudain lui apporte un instinct et un propos délibéré de faire le semblable. C'est pourquoi j'ai estimé, que je devais continuer à mettre par écrit les vies des hommes illustres, et en ai composé ce dixième livre, auquel sont contenues celles de Pericles, et de Fabius Maximus qui soutint la guerre contre Hannibal : pource que ce ont été deux personnages semblables en plusieurs autres vertus, et mêmement¹ en douceur et en justice, et qui pour avoir su patiemment supporter les folies de leurs peuples et de leurs compagnons ès charges de gouvernement, ont été très utiles à leur pays : mais si nous avons bien rencontré de les assortir et conférer l'un à l'autre, on le pourra mieux juger par ce que nous en mettrons ci-dessous en écrit.

1. surtout

3 Pericles donc était de la lignée Acamantide, du bourg de Cholarge, de l'une des meilleures maisons, et plus anciennes races de la ville d'Athènes, tant du côté de sa mère, que du côté de son père. Car Xantippus son père, qui défit en bataille les lieutenants du Roi de Perse en la journée de Mycale, épousa Agariste, laquelle était descendue de Clisthenes, celui qui chassa d'Athènes les descendants de Pisistratus, et ruina vaillamment leur tyrannie : puis établit des lois, et ordonna une forme de gouverne-

ment fort bien tempéré, pour maintenir ses citoyens en paix et en concorde les uns avec les autres. Cette Agariste songea une nuit qu'elle avait enfanté un lion : et peu de jours après elle accoucha de Pericles, si bien formé en toutes les parties de son corps, qu'il n'y avait que redire, excepté qu'il avait un peu la tête longue, et disproportionnée en grosseur au reste de la personne : qui est la cause pourquoi toutes ses statues presque ont l'armet en tête, n'ayant pas les ouvriers, ainsi qu'il est vraisemblable, voulu lui reprocher celle difformité. Mais les poètes Attiques l'appelaient Schinocephalos, qui vaut autant à dire comme, tête d'oignon, pource que les Attiques appellent aucunesfois ce qui s'appelle en langue commune Scilla, c'est-à-dire, oignon de Barbarie, Schinos : et Cratinus poète Comique en la Comédie qu'il a intitulée Chirones dit,

Le vieil Saturne avec Sédition
 Ont engendré par leur conjonction
 Ce grand Titan, qu'en la cour immortelle
 Des Dieux du ciel Grosse tête on appelle.

Et derechef en celle qui se nomme Nemesiſ, en parlant de lui il dit,

Viens Jupiter, hôtelier, longue tête.

Et Teleclides aussi se moquant de lui, dit en un lieu :
 Aucunesfois ne sachant bonnement
 Où il en est de son gouvernement,

Il se tient coi, et point ne se présente,
 Sentant du mal en sa tête pesante :
 Mais quelquefois aussi seul il desserre
 De son grand chef un merveilleux tonnerre.

Et Eupolis, en la Comédie qu'il intitule Demi, en interrogeant et demandant particulièrement de chacun des orateurs, qu'il feint être retournés des enfers, quand on lui nomme Pericles le dernier, il dit :

Certainement amené tu nous as
 Le chef de tous ceux qui étaient là-bas.

4 Or quant à la Musique, la plupart des auteurs écrit que Damon fut celui qui la lui enseigna, le nom duquel, comme l'on dit, se doit prononcer la première syllabe brève : mais toutefois Aristote dit, qu'il apprit la Musique chez Pythoclides. Comment que ce soit, il est certain que cettui Damon était homme fort entendu et rusé en matière de gouvernement, qui, pour dissimuler et cacher au peuple sa suffisance en cela, se couvrait du nom de Musicien, et hantait autour de Pericles comme un maître de lutte ou d'escrime, qui lui enseignait comme il se devait conduire ès affaires d'état : toutefois à la fin il ne put si bien dissimuler, que le peuple ne connût qu'il se servait de sa lyre et de la Musique pour couverture : et comme homme remuant, entreprenant, et favorisant à la tyrannie, fut banni pour cinq ans : ce qui donna aux poètes Comiques matière de parler, entre lesquels Platon en une de

ses Comédies introduit quelqu'un qui lui demande,

Dis-moi premier Chiron, car il est bruit
Que Pericles tu as fait et instruit.

Il fut aussi quelque temps auditeur et disciple du Philosophe Zenon natif de la ville d'Élée, qui enseignait la philosophie naturelle comme Parmenides : mais il faisait profession de contredire à tout le monde, et alléguer tant d'oppositions en disputant, qu'il rangeait son homme à ne savoir que répondre, ni à quoi se résoudre, ainsi comme Timon Phliasien le témoigne en ces vers :

Grande éloquence, et grande force d'art
Pour disputer en l'une et l'autre part
Avait Zenon, reprenant tout le monde
Quand il voulait déployer sa faconde.

Mais celui qui fréquenta plus avec lui, et qui lui donna celle gravité et celle dignité qu'il gardait en tous ses faits et ses dits, plus seigneuriale que ne comporte la condition et l'état de ceux qui ont à haranguer devant un peuple libre, et qui bref lui éleva ses mœurs jusques à une certaine majesté qu'il avait en toutes ses façons de faire, fut Anaxagoras le Clazoménien, lequel par les hommes de ce siècle-là était communément appelé Nus, c'est-à-dire, l'entendement, fût ou pource qu'ils avaient en singulière admiration la vivacité et subtilité de son esprit à rechercher les causes des choses naturelles, ou pource que ce fut le premier qui attribua la disposition et le gouvernement

de ce monde, non à la fortune ni à la nécessité fatale, ains à une pure et simple intelligence ou entendement, lequel sépare, comme cause première agente, les substances de parties semblables, qui sont en tous les autres corps de l'univers mêlés et composés de diverses substances.

5 Pericles donc ayant ce personnage en singulière admiration, par lequel il avait à plein été instruit en la connaissance des choses naturelles, même de celles qui se font en l'air et au ciel, en prit non seulement une grandeur et hauteur de courage, et une dignité de langage, où il n'y avait rien d'affeté, de bas, ni de populaire, mais aussi une constance de visage qui ne se mouvait pas facilement à rire, une gravité en son marcher, un ton de voix qui jamais ne se perdoit, une contenance rassise, et un port honnête de son habillement, qui jamais ne se troublait pour chose quelconque qui lui advînt en parlant, et autres semblables choses, qui apportaient à tous ceux qui les voyaient et considéraient un merveilleux ébahissement. Auquel propos on compte, qu'il y eut quelquefois un méchant effronté, qui fut tout un jour à l'outrager de paroles diffamatoires en pleine place, et à lui dire toutes les injures dont il se pouvait aviser : ce qu'il endura patiemment sans jamais lui répondre un seul mot, dépêchant ce pendant quelque affaire de conséquence, jusques au soir qu'il se retira tout doucement en son logis, sans se montrer altéré en façon quelconque, combien que cet importun-là le suivit toujours en lui disant tous les outrages qu'il est possible de dire : et comme il fut prêt à

entrer dedans son logis, étant déjà nuit toute noire, il commanda à l'un de ses serviteurs qu'il prît une torche, et qu'il allât reconduire cet homme, et l'accompagner jusques en sa maison : toutefois le poète Ion écrit que la fréquentation de Pericles était superbe et arrogante, et que parmi sa gravité et sa magnanimité il y avait beaucoup d'orgueil et de mépris des autres : et au contraire il loue grandement la civilité, humanité et courtoisie de Cimon, en ce qu'il se savait dextrement accommoder à toutes compagnies. Mais il ne nous faut pas arrêter à ce que dit ce poète Ion, qui voudrait qu'en la vertu il y eût, comme en quelques Tragédies, une partie où l'on introduisit des Satyres pour faire rire : et au contraire, Zenon conseillait à ceux qui disaient que la gravité de Pericles était une présomption et une arrogance, qu'ils fissent les présomptueux comme lui : pource que cette manière de contrefaire les choses honnêtes et vertueuses, apporte secrètement, avec le temps, une affection de les aimer et de s'y vouloir accoutumer à bon escient.

6 Si ne reçut pas seulement Pericles ces biens-là de la conversation d'Anaxagoras, ains y apprit aussi à chasser hors de soi et mettre sous les pieds toute superstitieuse crainte des signes célestes, et des impressions qui se forment en l'air : lesquelles apportent grande terreur à ceux qui en ignorent les causes, et à ceux qui craignent les Dieux d'une frayeur éperdue, pource qu'ils n'en ont aucune connaissance certaine, que la vraie philosophie naturelle donne, et au lieu d'une tremblante et toujours ef-

frayée superstition, engendre une vraie dévotion accompagnée d'assurée espérance de bien. L'on dit à ce propos, que l'on apporta un jour à Pericles de l'une de ses terres la tête d'un bélier qui n'avait qu'une corne seule, et que le devin Lampon ayant considéré cette tête qui n'avait qu'une corne forte et dure au milieu du front, interpréta que cela voulait dire, que y ayant deux ligues et deux parts en la ville d'Athènes touchant le gouvernement, celle de Pericles et celle de Thucydides, la puissance des deux serait toute réduite en une, et notamment en celle de celui en la maison duquel ce signe était advenu : mais que Anaxagoras qui se trouva là présent, fit fendre le têt en deux, et montra aux assistants comme le cerveau du bélier n'emplissait pas la capacité de son lieu naturel, ains se resserrait de toutes parts, et allait aboutissant en pointe comme un œuf, à l'endroit où la corne prenait le commencement de sa racine : si en fut Anaxagoras fort estimé sur l'heure par tous les assistants, mais Lampon le fut aussi bientôt après, quand Thucydides fut chassé, et que tous les affaires de la chose publique universellement tombèrent entre les mains de Pericles. Aussi n'est-il pas inconvenient, à mon avis, que le philosophe naturel, et le devin aient bien et véritablement rencontré tout ensemble, ayant l'un bien pris la cause, et l'autre la fin de cet événement : car la profession de l'un est de rechercher comment il se fait, et de l'autre pourquoi il se fait, et de savoir prédire ce qu'il signifie. Car quant à ceux qui disent, que rendre la cause soit ôter la signifiante du

signe, ils ne considèrent pas, qu'en voulant abolir par cette raison les prédictions des signes et prodiges célestes, ils ôtent aussi ceux qui se font par artifice, comme les sons des bassins, les lumières des feux le long de la marine, les ombres des aiguilles ès horloges au Soleil, toutes lesquelles choses se font par quelque cause et quelque manufacture, pour être signe de quelque chose : mais cette dispute à l'aventure appartient mieux à un autre traité.

7 Et pour retourner à Pericles, étant encore jeune il redoutait fort le peuple, pource qu'il semblait retraire un peu de visage à Pisistratus, et les plus vieux de la ville craignaient aussi fort sa voix qui était douce, sa langue diserte, et sa parole aisée, à cause qu'elle ressemblait à celle de Pisistratus. Davantage il avait beaucoup de biens, et était de l'une des plus nobles maisons de la ville, et si étaient ses amis ceux qui avaient le plus de crédit et d'autorité au maniement des affaires : au moyen de quoi, craignant qu'il ne fût banni du ban de l'Ostracisme, il ne s'entremettait point du gouvernement en façon quelconque, et à la guerre se montrait vaillant homme, et qui n'épargnait point sa personne. Mais après que Aristides fut mort, que Themistocles eut été chassé, et que Cimon ayant charge des armées se trouva la plupart du temps hors de la Grèce, occupé en guerres lointaines, alors il se rangea à la ligue du menu peuple, préférant la multitude de la commune pauvre au petit nombre des nobles et des riches : ce qui était contre son naturel, pource que de soi-

même il n'était point populaire : mais il le fit, comme il est vraisemblable, pour éviter la suspicion qu'il prétendît à usurper la tyrannie : et aussi, pource qu'il voyait que Cimon inclinait entièrement du côté de la noblesse, et était singulièrement aimé et porté des gens de bien, lui au contraire se jeta entre les bras de la commune, se provoquant par ce moyen de sûreté pour soi-même, et d'autorité contre lui. Si commença incontinent à suivre une toute nouvelle manière de vivre, depuis qu'il se fut mis aux affaires : car on ne le vit onques-puis aller par la ville, sinon qu'il allât ou en la place ou au Sénat. Il désista d'aller aux banquets où l'on le conviait, et laissa tout autre tel entretien d'amis, et toute telle manière de conversation, tellement qu'en tout le temps qu'il se mêla du gouvernement de la chose publique, qui fut fort long, il n'alla jamais souper chez pas un de ses amis, sinon qu'il fut au festin des noces de Euryptolemus son neveu, encore n'y demeura il que jusques aux grâces quand l'on offre du vin aux Dieux, et se leva de table incontinent, pource que ces amiables privautés-là abaissent fort toute haute affectée pour apparoir, et est bien difficile de maintenir une sévère gravité pour garder sa réputation en se laissant familièrement hanter à tout le monde. Il est vrai qu'en une vraie vertu entière, cela est toujours le plus beau qui est le plus apparent, et n'y a rien ès gens de bien et d'honneur que les étrangers trouvent si admirable, comme leurs domestiques qui sont toujours à l'entour d'eux trouvent leur vie ordinaire. Pericles donc pour obvier à ce que le peuple

ne se saoulât de lui, s'il le voyait continuellement, ne s'approchait de lui, et ne se présentait devant lui que par intervalles, ni ne parlait pas de toutes matières, et ne sortait pas en public, ains se réservait ne plus ne moins que l'on gardait à Athènes la galère Salaminienne, comme dit Critolaus, pour les matières de grande conséquence : et ce pendant maniait les autres affaires de moindre importance par l'entremise de quelques orateurs qui étaient ses familiers, entre lesquels Ephialtes, à ce que l'on dit, en était l'un, celui qui ôta l'autorité et la puissance à la cour d'Aréopage, et donna trop grande et trop effrénée licence au peuple, ainsi que dit Platon : à l'occasion de laquelle, ce disent les poètes Comiques, il devint si insolent qu'on ne le pouvait plus tenir non plus qu'un jeune cheval qui n'a point de bride, et prit une audace telle, qu'il ne voulut plus obéir, ains mordit l'île d'Eubée, et sauta dessus les autres îles.

8 Pericles donc se voulant former un style de parler, et une façon de langage comme un outil convenable et conforme à la manière de vivre et à la gravité qu'il avait prise, y employait à tous propos ce qu'il avait appris de Anaxagoras, colorant ses raisons de philosophie naturelle par l'artifice de Rhétorique : car ayant acquis par l'étude de cette philosophie une hauteur de conceptions, et une efficace de venir à bout de tout ce qu'il prenait à prouver, avec ce que de nature il était doué de bon entendement, comme écrit le divin Platon, et en tirant ce qui convenait à son propos, qu'il accoutrait puis après par artifice d'élo-

quence, il se rendit de beaucoup plus excellent orateur que nul autre de son temps : au moyen de quoi lui fut, comme l'on dit, imposé le surnom d'Olympien, qui vaut autant à dire comme, céleste ou divin : encore que quelques-uns veuillent dire, que ce fut à cause des beaux ouvrages et édifices publiques, dont il embellit la ville d'Athènes : et d'autres à cause de la grande autorité et puissance qu'il avait au gouvernement tant en guerre qu'en paix. Mais il n'est pas inconvenient, que cette gloire ne lui ait été déférée, à raison de plusieurs excellentes qualités ensemble qui étaient en lui : toutefois les Comédies que firent jouer les poètes de ce temps-là, èsquelles il y a plusieurs paroles dites de lui, les unes à bon escient, les autres en jeu et avec risée, témoignent que ce fut pour son éloquence principalement que lui fut donné ce surnom : car ils disent qu'il tonnait, qu'il éclairait en haranguant, et qu'il portait sur sa langue une foudre terrible. Auquel propos on fait un compte d'une réponse de Thucydides fils de Milesius, qu'il fit touchant la force d'éloquence de Pericles assez plaisamment : car il était homme de bien et d'honneur, et avait longuement fait tête au gouvernement des affaires à Pericles. Comme donc Archidamus Roi de Lacédémone lui demandât un jour, lequel luttait le mieux de lui ou de Pericles, il lui répondit, Quand je l'ai jeté par terre en luttant, il sait si bien dire en le niant, qu'il fait croire aux assistants qu'il n'est point tombé, et leur persuade le contraire de ce qu'ils ont vu. Toutefois il était fort retenu et réservé en son parler, de

sorte que toutes les fois qu'il s'allait présenter à la Tribune des harangues pour prêcher le peuple, il faisait prières aux Dieux qu'il ne lui échappât de la bouche, sans y penser, aucune parole qui ne servît bien à la matière qu'il avait à traiter : toutefois il n'est rien demeuré de ses œuvres par écrit, si ce ne sont quelques édits qu'il mit en avant : encore a l'on retiré par mémoire bien peu de ses dits notables, comme quand il dit, qu'il fallait ôter la ville d'Ægine, pource qu'elle était comme une paille en l'œil du port de Pirée : et une autre fois qu'il dit, qu'il voyait jà de loin la guerre qui leur courait sus¹ de devers le Péloponnèse. Une autre fois, ainsi comme il s'embarquait avec Sophocles, qui lors était son compagnon en la charge de Capitaine général, et qui lui louait la beauté d'un jeune garçon qu'ils rencontrèrent par le chemin : Il faut, lui dit-il, Sophocles, qu'un Gouverneur ait non seulement les mains nettes, mais les yeux aussi. Et Stesimbrotus écrit, qu'en la harangue funèbre qu'il fit à la louange de ceux qui étaient morts en la guerre de Samos, il dit qu'ils étaient immortels comme les Dieux : car nous ne voyons pas les Dieux en leur essence, mais par les honneurs que l'on leur fait, et par les grands biens dont ils jouissent, nous conjecturons qu'ils soient immortels, et les mêmes choses sont en ceux qui meurent pour la défense de leur pays.

1. se jetait sur eux

9 Or pource que Thucydides décrit le gouvernement de la chose publique sous Pericles, comme un gouvernement de la noblesse, et qui en apparence semblait bien être populaire, mais en effet était une principauté régie

par le sens et l'autorité du premier homme de la ville : et que plusieurs autres disent, que ce fut lui qui premièrement mit en avant la coutume de départir au peuple les terres conquises en guerre, et de leur distribuer des deniers communs pour voir les jeux, et qui leur ordonna salaire pour toutes choses : qui fut une mauvaise accoutumance, à cause que le commun populaire, qui auparavant se passait à peu, et qui gagnait sa vie à la peine de son corps, en devint superflu, somptueux et dissolu, pour les choses qui furent lors introduites : l'on pourra voir par la simple exposition du fait la cause de cette mutation. Car Pericles à son avènement, ainsi que nous avons dit par ci-devant, pour acquérir réputation pareille à celle de Cimon, tâcha à se mettre en la bonne grâce du commun populaire : mais n'ayant pas la richesse ni les biens si grands que lui, pour soutenir la dépense telle que faisait Cimon, par laquelle il entretenait les pauvres, en tenant maison ouverte à tous venants, en revêtant les pauvres vieilles gens, et faisant ôter les clôtures de ses terres, vergers et héritages, afin que chacun y pût entrer et y cueillir des fruits à son plaisir : se voyant par ces moyens-là surmonté en la bienveillance du commun populaire, il se mit à introduire ces distributions de deniers communs, à la suggestion et par le conseil de Demonides natif de l'île d'Ios, ainsi comme Aristote le récite : et ayant en peu de temps gagné la bonne grâce du menu populaire par ces distributions de deniers communs, qu'il leur faisait départir, tant pour avoir lieu à voir jouer les jeux, comme pour le salaire

d'assister aux jugements, et par autres semblables corruptions, il s'en servit puis après à l'encontre de la cour d'Aréopage, du corps de laquelle il ne fut jamais, pource qu'il ne lui était onques échu par le sort d'être ni Prévôt annuel, ni Conservateur des lois, ni Roi des sacrifices, ni Maître des guerres, qui étaient offices, lesquels de toute ancienneté se créaient par le sort : et ceux à qui le sort touchait, s'ils s'étaient bien portés en l'administration de leurs magistrats, montaient, et venaient à être du corps de la cour d'Aréopage. Pericles donc, par ces moyens ayant acquis grand crédit et grande autorité entre le menu peuple, embrouilla tellement ce Sénat d'Aréopage, qu'il lui fit ôter la connaissance de plusieurs matières, par l'entremise d'Ephialtes, et fit bannir d'Athènes à temps, Cimon, comme favorisant aux Lacédémoniens, et contrariant au bien et à l'autorité du peuple, encore que ce fût le plus riche et le plus noble de toute la ville, et qui avait gagné de plus glorieuses victoires, et avait empli la cité d'Athènes de dépouilles conquises sur les ennemis, ainsi comme nous avons écrit en sa vie : tant était grande l'autorité de Pericles envers le peuple.

10 Or le bannissement dont il fut banni, que l'on appelle Ostracisme, était par la loi limité à dix ans, durant lesquels étant les Lacédémoniens descendus avec grosse puissance en la contrée de Tanagre, les Athéniens leur allèrent incontinent au-devant : là où Cimon voulant faire voir par effet que l'on le calomniait faussement de favoriser aux Lacédémoniens, s'y en alla se présenter en armes

pour combattre avec ceux de sa lignée : mais les amis de Pericles se bandèrent ensemble, qui le contraignirent de se retirer comme banni. Ce qui fut aussi cause que Pericles combattit celle journée plus âprement que jamais, et y acquit l'honneur d'avoir fait preuve de sa personne autant et plus que nul autre qui fût en toute l'armée. Mais les amis de Cimon que Pericles chargeait aussi de porter faveur aux affaires des Lacédémoniens, y moururent tous entièrement : dont les Athéniens se repentirent bien d'avoir chassé Cimon, et le regrettèrent fort après avoir été défaits en celle bataille sur les confins du pays d'Attique, mêmement pource qu'ils s'attendaient bien d'avoir à la saison nouvelle une bien âpre et forte guerre. Ce que sentant Pericles, il ne feignit¹ point de gratifier en cela à la commune, ains lui-même proposa et mit en avant le décret, qu'il fût rappelé : comme il fut fait. Et retourné que fut Cimon, il moyenna la paix entre ces deux cités, pource que les Lacédémoniens lui portaient bonne affection, et à l'opposite ils haïssaient Pericles, et tous les autres gouverneurs. Toutefois il y en a qui écrivent, que jamais Pericles ne condescendit à le faire rappeler, que premièrement ils n'eussent fait un accord secret entre eux par l'entremise d'Elpinice sœur de Cimon, à savoir que Cimon irait avec une armée de deux cents galères faire la guerre aux pays de l'obéissance du Roi de Perse, et Pericles demeurerait en sa maison avec l'autorité du gouvernement dedans la ville. Cette sœur Elpinice avait jà auparavant une autre fois adouci Pericles envers son frère, lorsqu'il fut mis en

1. *hésita*

justice pour un crime capital : car Pericles était l'un de ceux à qui l'accusation en avait été déléguée et commise par le peuple. Elpinice alla devers lui, et le pria de ne faire pas du pis qu'il pourrait à son frère. Pericles lui répondit en riant, Tu es trop vieille, Elpinice, tu es trop vieille, pour venir à bout de si grandes choses. Toutefois quand ce vint au jugement que la cause fut plaidée, il ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, comme par manière d'acquit : et s'en alla, ayant fait moins de mal à Cimon, que nul autre des accusateurs. Qui pourra donc ajouter foi à Idomeneus, lequel met sus à Pericles qu'il avait fait occire en trahison l'orateur Ephialtes qui était son ami, et avait toujours été de son avis et de son parti au gouvernement de la chose publique, par jalousie et envie qu'il portait à sa gloire ? Car telles paroles diffamatoires, je ne sais d'où ramassées, a Idomeneus vomi comme une humeur colérique à l'encontre de Pericles : lequel encore qu'il ne fût pas à l'aventure de tout irrépréhensible, si est-ce qu'il avait le cœur grand et noble, et la nature désireuse d'honneur, èsquelles manières d'hommes l'on ne voit pas guère advenir que telles passions si brutales et si cruelles s'engendrent. Mais cet orateur Ephialtes étant redoutable à ceux qui soutenaient le parti de la noblesse, pource qu'il ne pardonnait aucunement à ceux qui avaient en chose quelle qu'elle fût offensé l'autorité du peuple, ains les en poursuivait et persécutait en toute rigueur jusques au bout, ses ennemis lui dressèrent embûche par l'entremise d'un Aristodicus Tanagrien, et le firent tuer en trahison,

ainsi comme l'écrivit Aristote. Or en ces entrefaites mourut Cimon en l'île de Cypre, étant général de l'armée de mer d'Athènes : II parquoi ceux qui tenaient le parti de la noblesse, voyant que Pericles était déjà grand, et qu'il marchait devant tous les autres citoyens de la ville, voulant qu'il y eût quelqu'un de leur part qui lui fit tête, et lui rabattît un peu son autorité, de manière qu'il ne vînt pas à avoir puissance absolue, ils lui opposèrent Thucydides du bourg de Alopèce, homme sage, beau-père de Cimon, pour lui résister. Cettui Thucydides s'entendait moins de la guerre que Cimon, mais plus des affaires de ville et du gouvernement de la chose publique, et se tenait le plus du temps en la ville, là où combattant continuellement à l'encontre de Pericles en la Tribune aux harangues à prêcher contre lui, il eut en peu de temps mis sus une ligue pareille à celle de Pericles : car il engarda que les gens de bien et d'honneur, que l'on appelle, qui sont les nobles, ne se mêlassent et confondissent parmi la commune, ainsi comme auparavant, là où leur dignité était offusquée et effacée par la multitude du peuple : ains les sépara d'avec la commune, et les assembla tous en un corps, qui vint à avoir puissance égale à l'autre ligue, et mit par manière de dire, le contrepoids à la balance. Car du commencement il n'y eut que un peu de débat occulte seulement entre ces deux partialités, comme une feuille superficielle en une lame de fer, qui fit un peu apparoir la différence de ceux qui tenaient le parti du peuple, et de ceux qui tenaient le parti de la noblesse : mais la contention et dis-

sension de ces deux personnages fut comme une profonde incision, qui mipartit la ville en deux partialités, dont l'une tout publiquement fut appelée la noblesse, et l'autre le peuple. Et pourtant Pericles relâchant encore plus alors la bride au peuple, faisait toutes choses pour lui agréer et complaire, donnant ordre qu'il y eût toujours en la ville quelques jeux, quelques fêtes, banquets et passe-temps publiques, pour entretenir la commune de tels plaisirs honnêtes : et outre cela, il envoyait tous les ans à la guerre une armée de soixante galères, sur lesquelles y avait bon nombre de pauvres citoyens, qui neuf mois de l'an durant prenaient solde du public, et ensemble s'apprenaient et s'exercitaient à l'expérience de la marine. Davantage il envoya au pays de la Cherronèse mille bourgeois pour y habiter, et départir les terres entre eux, cinq cents en l'île de Naxe, en celle d'Andros deux cent cinquante, en la Thrace mille, pour habiter avec les Bisaltes, et d'autres en Italie quand la cité de Sybaris fut rebâtie, qui depuis fut surnommée la ville des Thuriens : ce qu'il faisait pour décharger la ville d'une multitude oisive, qui pour son oisiveté était curieuse et désireuse de choses nouvelles, et aussi pour pourvoir à la nécessité des pauvres bourgeois qui n'avaient rien, avec ce que en logeant ainsi des naturels citoyens d'Athènes auprès de leurs sujets ou alliés, ce leur était comme une garnison qui les tenait en bride, et les gardait d'attenter aucune nouvelleté.

12 Mais ce qui donna plus de plaisir, et ajouta plus

d'ornement à la ville d'Athènes, qui apporta plus d'ébahissement aux étrangers, et qui seul porte suffisant témoignage, que ce que l'on dit de l'ancienne puissance, richesse et opulence de la Grèce, n'est point chose fausse, c'est la magnificence des ouvrages et édifices publics qu'il fit faire. Aussi est-ce l'œuvre de toutes celles de Pericles, pour laquelle ses envieux et malveillants lui portèrent plus d'envie, et dont ils le calomnièrent plus, criant contre lui en toutes les assemblées de conseil, que le peuple d'Athènes était diffamé pour avoir transporté les deniers comptants de toute la Grèce, qui étaient en dépôt dedans l'île de Délos : et encore que la plus honnête excuse que l'on eût pour couvrir ce fait, en disant que c'était pour la crainte des Barbares, afin de le mettre en lieu fort, où il fût en plus sûre garde, Pericles la leur avait ôtée, et que c'était une trop grande injure faite à tout le demeurant de la Grèce, et un tour de manifeste tyrannie, attendu qu'elle voit devant ses yeux que l'argent que l'on lui a fait contribuer à force pour les affaires de la guerre contre les Barbares, nous l'employons à faire dorer, embellir et accoutrer notre ville, ne plus ne moins qu'une femme glorieuse, qui veut être parée de riches bijoux et de pierres précieuses, et en faisons faire des images, et bâtir des temples d'une excessive dépense. Pericles au contraire remontrait aux Athéniens, qu'ils n'étaient point tenus de rendre compte de ces deniers à leurs alliés, attendu qu'ils combattaient pour eux, et qu'ils tenaient les Barbares loin de la Grèce, sans qu'eux contribuassent pour ce faire un

seul homme, un seul cheval, ni un seul vaisseau, ains seulement de l'argent, lequel n'est plus à ceux qui le payent, ains à ceux qui le reçoivent, moyennant qu'ils fassent ce pourquoi ils le reçoivent, et qu'étant leur ville bien pourvue de toutes choses nécessaires pour la guerre, il était honnête d'employer le surplus de ses finances en choses qui à l'avenir, quand elles seraient parachevées, leur apporteraient gloire sempiternelle : et dès lors que l'on était encore après à les faire, les enrichiraient d'une opulence présente pour la diversité des ouvrages de toutes sortes, et des matières qui y feraient besoin, pour lesquelles amener et mettre en œuvre seraient employés ouvriers de tous métiers et toutes mains qui voudraient travailler, de manière que tous les habitants de la ville viendraient à en recevoir paie et salaire du public, et elle par même moyen s'embellirait et se nourrirait quand et quand de soi-même. Car ceux qui étaient forts et dispos de leurs personnes, et en âge de porter armes, avaient entretènement de la solde publique, qu'ils touchaient en allant à la guerre : et les autres qui ne se mêlaient point des armes, comme les gens mécaniques et vivant de leurs bras, il voulait bien qu'ils eussent aussi part aux deniers communs, mais non pas sans les gagner ne sans rien faire. Ce qui fut cause, qu'il mit en avant au peuple des entreprises de grands édifices, et des desseins d'ouvrages de plusieurs métiers qui ne se pouvaient achever qu'avec long trait de temps, afin que les citoyens qui demeuraient en la maison eussent moyen de prendre part aux deniers

publiques, et de s'en enrichir aussi bien comme ceux qui allaient à la guerre, qui servaient aux vaisseaux sur la mer, ou qui étaient en garnison à la garde des places : pource que les uns gagnaient à fournir les matières, comme la pierre, le cuivre, l'ivoire, l'or, l'ébène et le cyprès : les autres à les mettre en œuvre, et à en besogner, comme les charpentiers, mouleurs, fondeurs, imagers, maçons, tailleurs de pierres, teinturiers, orfèvres, menuisiers besognant d'ivoire, peintres, ouvriers de marqueterie, tourneurs : les autres à conduire les étoffes, et à les fournir, comme marchands, mariniers, pilotes ès choses qui s'amenaient par la mer, et par terre les charrons, voituriers, chartiers, cordiers, carriers, selliers, bourreliers, pionniers pour aplanir les chemins, fouilleurs de mines. Davantage chaque métier comme Capitaine avait sous soi sa propre armée de manœuvres, gagnant leur vie à la peine de leurs bras seulement, pour servir comme d'outils et d'aides aux maîtres ouvriers : de manière que la besogne par ce moyen venait à épandre et distribuer le gain à toute âge et à toute qualité et condition de gens.

13 Ainsi venaient les ouvrages à se hausser et avancer, étant superbes en magnificence de grandeur, et nonpareils en grâce et beauté, pource que les ouvriers, chacun en son endroit, s'efforçaient à l'envi les uns des autres, à surmonter la grandeur de leurs ouvrages par l'excellence de l'artifice : mais encore n'y avait-il chose qui fût tant admirable, comme la célérité : car là où l'on estimait chacun desdits ouvrages devoir à peine être parachevé en plu-

sieurs âges, et plusieurs successions de vies d'homme les unes après les autres, tous furent entièrement faits et parfaits dedans le temps que dura en vigueur le crédit et l'autorité d'un seul gouverneur. Et toutefois l'on dit qu'en ce même temps-là, comme le peintre Agatharchus se glorifiât de ce qu'il peignait promptement et facilement des bêtes, Zeusis l'ayant entendu répondit, Et moi, au contraire, je me glorifie de demeurer longtemps à les faire : pource que ordinairement la soudaineté et facilité ne peut donner une fermeté perdurable ni une beauté parfaite à l'œuvre : mais la longueur du temps ajoutée à l'assiduité de labeur en la manufacture d'un ouvrage, lui donne force et vigueur de longue durée. Voilà pourquoi les ouvrages que fit alors Pericles sont plus émerveillables, attendu qu'ils ont été parfaits en si peu de temps, et ont duré si longuement : pource que chacun d'iceux dès lors qu'il fut parfait, sentait déjà son antique quant à la beauté, et néanmoins quant à la grâce et vigueur, il semble jusques aujourd'hui qu'il vienne tout fraîchement d'être fait et parfait, tant il y a ne sais quoi de florissante nouveauté, qui empêche que l'injure du temps n'en empire la vue, comme si chacun desdits ouvrages avant au-dedans un esprit toujours renjeunissant, et une âme non jamais vieillissante qui les entretînt en celle vigueur. Or celui qui lui conduisait tout, et avait la superintendance sur toute la besogne, était Phidias, combien qu'il y eût plusieurs autres maîtres souverains et ouvriers très excellents à chaque ouvrage : car le temple de Pallas

qui s'appelle Parthenon, comme qui dirait, le temple de la vierge, et se surnomme Hecatompèdon, pource qu'il a cent pieds en tous sens, fut édifié par Ictinus et Callicratidas : et la chapelle d'Eleusine, où se faisaient les secrètes cérémonies des mystères, fut plantée par Corœbus, lequel dressa le rang des premières colonnes qui sont à fleur de terre, et les lia avec leurs architraves : mais, lui mort, Metagenes natif du bourg de Xypete, fit la ceinture, et puis rangea les colonnes qui sont au-dessus, et Xenocles du bourg de Cholarge, fut celui qui fit la lanterne ou cul de lampe, qui couvre le sanctuaire : mais la longue muraille, dont Socrates dit avoir lui-même ouï proposer la structure à Pericles, ce fut Callicrates qui la prit à faire. Le poète Cratinus en une sienne Comédie se moque de cet ouvrage-là, comme qui allait trop lâchement en avant, et qui demeurerait trop à s'achever, en disant,

Long temps y a que Pericles de bouche
L'avance fort, mais de fait point n'y touche.

Quant au Théâtre ou auditoire de Musique destiné à ouïr les jeux des Musiciens, qui s'appelle Odéon, il est bien par-dedans fait à plusieurs ordres de sièges, et plusieurs rangs de colonnes, mais la couverture est un seul comble rond, qui se va tout à l'entour courbant et couchant en soi-même, aboutissant en pointe : et dit-on qu'il fut fait sur le patron et à la semblance du pavillon du Roi Xerxes, et que Pericles en bailla¹ le devis et l'ordonnance : parquoi Cratinus en un autre passage de la Comédie des Thra-

1. donna

ciens s'en joue, et s'en moque de lui en disant,

Voici venir Pericles au surnom
De Jupiter à la tête d'oignon,
Qui a dedans son large têt compris
De l'Odéon la forme et le pourpris,
Depuis qu'il est échappé du danger
D'aller banni en pays étranger.

Ce fut lors premier que Pericles procura fort affectueusement, qu'il fût ordonné par le peuple, qu'au jour de la fête qui s'appelle Panathenea, l'on célébrât des jeux de prix de Musique : et ayant été lui-même élu recteur desdits jeux, pour adjuger le prix à ceux qui l'auraient gagné, ordonna la manière comment pour toujours à l'avenir les Musiciens devraient chanter de la voix, ou jouer des flûtes, ou de la cithre et autres instruments de Musique. Si fut ce premier jeu de prix de Musique fait dedans l'Odéon, et toujours depuis y ont aussi été les autres célébrés. Quant au portail et aux portiques du château, ils furent faits et parfaits dedans l'espace de cinq ans, sous la conduite de Mnesicles qui fut maître de l'œuvre : et advint pendant qu'on les bâtissait un accident merveilleux, qui montra bien que la Déesse Minerve ne réprouvait point celle fabrique, ains l'avait pour bien agréable : car le plus diligent et le plus affectionné de tous les ouvriers qui y besognaient, tomba d'aventure du haut en bas : de laquelle chute il fut si malade que les médecins et chirurgiens n'espéraient pas qu'il en pût échapper. De quoi Per-

icles étant fort déplaisant, la Déesse s'apparut à lui de nuit en dormant, qui lui enseigna une médecine, de laquelle il guérit facilement le patient, et en peu de temps : et fut l'occasion pour laquelle il fit depuis fondre en cuivre l'image de Minerve que l'on surnomme de Santé, laquelle il fit mettre dedans le temple du château, auprès de l'autel qui y était auparavant, comme l'on dit. Or quant à l'image d'or de la Déesse Minerve, ce fut Phidias qui la fit, et est ainsi écrit en la base : mais au demeurant il avait la superintendance de tous les autres ouvrages presque, et commandait à tous les autres ouvriers pour l'amitié que lui portait Pericles : ce qui apporta à l'un envie, et à l'autre mauvais bruit : pource que les envieux et médisants allèrent semant partout un bruit, que Phidias recevait en sa maison les dames de la ville, sous couleur d'aller voir ses ouvrages, pour les livrer à Pericles. Et les poètes Comiques prenant l'occasion de ce bruit, épandirent à l'encontre de lui force paroles injurieuses et diffamatoires, le calomniant qu'il entretenait la femme d'un Menippus, qui était son ami et son lieutenant en guerre, et lui mettant sus aussi que Pyrilampes l'un de ses familiers nourrissait des oiseaux, et notamment des paons, qu'il envoyait secrètement aux femmes dont Pericles jouissait. Mais il ne se faut point ébahir de ces hommes Satyriques-là, qui font profession de médire et de piquer tout le monde, et qui ordinairement sacrifient à l'envie du commun populaire, comme à un esprit malin, les injures et outrages qu'ils jettent à l'encontre des gens de bien et d'honneur,

vu que Stesimbrotus le Thasien osa bien reprocher à Pericles un crime détestable controuvé faussement, qu'il entretenait la femme de son propre fils. Voilà pourquoi il est, à mon avis, bien difficile et malaisé d'avoir entière connaissance de la vérité des choses anciennes par les monuments des histoires, attendu que les successeurs ont la longueur du temps, qui leur brouille et offusque la nette intelligence des affaires : et l'histoire qui est écrite du vivant des hommes dont elle parle, et du temps des choses dont elle fait mention, quelquefois par haine et par envie, et quelquefois par faveur ou par flatterie déguise et corrompt la vérité.

14 Mais comme les orateurs qui étaient de la ligue de Thucydides criassent à l'encontre de Pericles en leurs harangues ordinaires, qu'il consommait en vain les finances de la chose publique, et y despendait¹ tout le revenu de la ville, Pericles un jour en pleine assemblée de ville demanda à l'assistance du peuple, s'il lui semblait qu'il eût été trop despendu : le peuple répondit, Beaucoup trop : Bien donc, dit-il, ce sera, si vous voulez, à mes dépens, et non pas aux vôtres, pourvu qu'il n'y ait aussi que mon nom seul écrit en la dédication des ouvrages. Quand Pericles eut dit ces paroles, le peuple, soit ou pource qu'il² eût en admiration sa magnanimité, ou qu'il ne lui voulût point céder l'honneur et la louange d'avoir fait faire de si somptueux et si magnifiques ouvrages, lui cria tout haut, qu'il ne le voulait point, ains entendait qu'il les fit parachever aux dépens du public, sans y rien épargner. Mais à la fin

1. dépensait

2. soit qu'il

étant ouvertement descendu en contention avec Thucydides, et s'étant mis au hasard à qui ferait bannir son compagnon du ban de l'Ostracisme, il le gagna sur lui, et le chassa de la ville, et par même moyen défit aussi la ligue qui lui était contraire.

15 Parquoi étant toute partialité entièrement éteinte, et la ville totalement réduite en union et concorde, il se trouva adonc toute la puissance d'Athènes en sa main, et tous les affaires des Athéniens en sa disposition, les finances, les armes, les galères, les îles, la mer, et une si grande seigneurie, laquelle s'étendait partie sur les Grecs, et partie sur les Barbares, si bien fortifiée et munie d'obéissance de nations sujettes, d'amitiés de Rois, et d'alliances de divers princes et puissants seigneurs. Au moyen de quoi il commença dès lors à être envers le peuple autre qu'il n'avait accoutumé, et à ne céder et n'obtempérer plus ainsi facilement à tous les appétits du commun populaire, ne plus ne moins qu'à des vents contraires : et roidit un peu celle trop lâche, trop molle et trop populaire manière de gouverner, dont il avait usé jusques alors, comme une trop délicate et trop efféminée harmonie de Musique, en la convertissant en un gouvernement plus seigneurial, et tenant plus de l'autorité royale : en cheminant néanmoins toujours droit, et se maintenant toujours irrépréhensible à faire, à dire et conseiller ce qui était le plus expédient pour la chose publique. Il menait le plus souvent par remontrances et raisons le peuple à faire volontairement et de bon gré ce qu'il

mettait en avant : mais quelquefois aussi le tirait-il par force, et lui faisait faire contre sa volonté, ce qui était pour le mieux. Suivant en cela le style du sage médecin, lequel en une longue et diverse maladie permet aucunes-fois à son patient, avec une mesure réservée toutefois, des choses où il prend plaisir : mais quelquefois aussi lui donne des médecines, qui le travaillent et le tourmentent, pour le guérir. Car, comme il est nécessaire en un peuple tenant si grand empire, il advenait ordinairement des accidens, qui lui apportaient diverses passions, lesquelles lui seul savait régir et manier dextrement avec deux timons principaux, la crainte et l'espérance, refrénant avec l'une la fierté et témérité insolente de la commune en prospérité, et avec l'autre réconfortant son ennui et son découragement en adversité. En quoi il montra et prouva évidemment, que la Rhétorique, comme dit Platon, et l'éloquence, est un art qui mène et manie les esprits des hommes à son plaisir, et que son principal artifice est, de savoir bien mouvoir à propos les passions et les affections, qui sont comme des tons et des sons de l'âme, qui veulent être touchés et sonnés de main de bon maître. De quoi toutefois était cause, non la force de son éloquence seulement, ains, comme témoigne Thucydides, la réputation de sa vie, l'opinion et la fiance que l'on avait de sa prud'homie, pource qu'il n'était aucunement corrompable par présents, et que l'avarice ne lui commandait nullement, attendu qu'ayant rendu sa ville de grande très grande et très opulente, et ayant surmonté en autorité et

puissance plusieurs Rois et plusieurs tyrants, même de ceux qui ont pu par testament laisser leurs états à leurs enfants, il n'augmenta néanmoins jamais les biens que son père lui avait laissés, d'une seule drachme d'argent.

16 Et toutefois l'historien Thucydides décrit assez clairement la grandeur de sa puissance : et les poètes Comiques de ce temps-là, la donnent malignement sous paroles couvertes à entendre, appelant ses familiers et amis les nouveaux Pisistratides, et disant qu'il lui fallait faire protester et jurer qu'il n'usurperait point la tyrannie, voulant donner à entendre que son autorité était par trop excessive pour une chose publique populaire. Et Teleclides, entre autres, dit que les Athéniens lui avaient mis entre mains le revenu des villes de leur obéissance, et les villes mêmes, pour en lier les unes et délier les autres, et leurs murailles, pour les abattre ou rebâtir à son plaisir, le pouvoir de traiter paix et alliance, leur force, leur puissance, leurs finances, et tout leur bien entièrement. Mais cela ne fut point pour une boutée seulement, ni pour une vogue de faveur qui passât en peu de temps, ains dura quarante ans, étant toujours le premier de sa cité entre des Ephialtes, Leocrates, Mironides, Cimons, Tolmides et Thucydides : car après avoir ruiné et fait bannir Thucydides, il demeura encore par-dessus tous les autres l'espace de quinze ans : et ayant acquis une principauté et autorité de commander, qui dura toujours continuellement pendant ce temps-là, où celle des autres Capitaines ne durait qu'un an, il se maintint toujours invincible et

imprenable par argent, combien qu'au demeurant il ne fût point du tout mauvais ménager ni paresseux de conserver le sien. Car quant aux biens qui étaient justement siens, et que ses prédécesseurs lui avaient laissés, afin que par négligence ils ne dépérissent point, et aussi qu'ils ne lui donnassent trop d'affaires, et ne le retinssent trop s'il se voulait amuser à les faire valoir, il les ménageait d'une manière qui lui semblait la plus aisée et la plus certaine : c'était, qu'il vendait à un coup tous les fruits qu'il recueillait de son revenu annuel, et puis envoyait à la journée acheter au marché ce qui faisait besoin pour l'entretienement et dépense ordinaire de sa maison. Cela ne fut point agréable à ses enfants quand ils devinrent un peu grands, ni ne plut point à ses femmes, lesquelles voulaient qu'il despendît plus largement, et se plaignaient d'une si étroite et si resserrée dépense ordinaire, attendu qu'en une si grosse et si riche maison il n'y avait jamais rien de demeurant, ains y allait toute recette et toute mise par compte et par mesure juste. Car tout ce ménagement était conduit et entretenu par un sien serviteur nommé Euangelus, fort habile homme et très bien entendu au fait du gouvernement d'une grande maison, soit qu'il eût été ainsi fait et instruit par Pericles, ou qu'il eût cette prévoyance de nature. Ces choses étaient bien différentes de la sapience d'Anaxagoras, attendu qu'il abandonna sa maison, et laissa ses terres venir en friches et en pâturages par un contemnement des choses terriennes, et un ravissement de l'amour des célestes. Mais aussi y a il, à

mon avis, grande différence entre la vie d'un philosophe contemplatif, et d'un personnage actif s'entremettant du gouvernement d'une chose publique : car l'un emploie son entendement à la spéculation des choses belles et honnêtes, sans pour ce faire avoir besoin d'aucun instrument, ni de matière quelconque extérieure : et l'autre accommodant sa vertu à la commune utilité des hommes, a besoin de richesse, comme d'un instrument, non seulement nécessaire, mais aussi honnête, ainsi qu'elle fut à Pericles, qui en secourut plusieurs pauvres gens, et même Anaxagoras entre autres : duquel on conte, qu'étant Pericles si empêché ailleurs qu'il n'avait pas loisir de penser de lui, il se trouva délaissé de tout le monde en sa vieillesse, et se coucha la tête affublée, en résolution de se laisser mourir de faim. De quoi Pericles étant averti, s'en courut aussitôt tout éperdu devers lui, et le pria le plus affectueusement qu'il lui fut possible, qu'il retournât en volonté de vivre, en lamentant, non lui, mais soi-même, de ce qu'il perdait un si féal et si sage conseiller ès occurrences des affaires publiques. Adonc Anaxagoras se découvrit le visage et lui dit, Ceux qui ont affaire de la lumière d'une lampe, Pericles, y mettent de l'huile pour l'entretenir.

17 Or commençaient jà en ce temps-là les Lacédémoniens à avoir jalousie de l'accroissement des Athéniens : parquoi Pericles voulant élever encore davantage le cœur au peuple d'Athènes, et le faire penser à toutes choses hautes et grandes, mit en avant un décret, Que l'on dépê-

chât ambassadeurs pour aller solliciter tous les Grecs, en quelque partie qu'ils habitassent de l'Europe ou de l'Asie, et autant la petite que la grande ville, d'envoyer leurs députés à Athènes en l'assemblée générale qui s'y tiendrait, pour délibérer touchant les temples des Dieux que les Barbares avaient brûlés, et touchant les sacrifices que l'on avait voués pour le salut de la Grèce, lorsque l'on donna la bataille aux Barbares : et aussi, touchant la marine, afin que chacun pût naviger sûrement là où bon lui semblerait, et que tous véçussent amiablement en bonne paix les uns avec les autres. Si furent envoyés à cette commission vingt personnages, chacun desquels avait cinquante ans passés, dont les cinq allèrent devers les Doriens qui habitent en Asie, et devers les habitants des îles, jusques à celles de Lesbos et de Rhodes : cinq autres suivirent tout le pays de l'Hellespont et de la Thrace, jusques à la cité de Byzance : les autres cinq eurent charge d'aller en la Béoce, en la Phocide, et par tout le Péloponnèse, et de là passer par le pays des Locriens en toute la terre ferme adjacente, jusques en la contrée de l'Acarnanie et de l'Ambracie : et les autres allèrent premier en l'île d'Eubée, et de là aux Cêtæiens et par tout le gouffre de Maléa, aux Phtiotes, aux Achæiens et aux Thessaliens, faisant des remontrances partout aux peuples pour leur suader d'envoyer à Athènes, et assister au conseil qui s'y tiendrait pour la pacification et union de toute la Grèce : mais il ne s'en fit du tout rien à la fin, et ne s'assemblèrent point lesdites villes Grecques, par les menées des Lacédémoniens, qui l'empê-

chèrent, comme l'on dit : car ce fut au Péloponnèse que cette semonce fut premièrement rejetée. J'ai bien voulu écrire cela, pour donner à connaître la magnanimité de Pericles, et comment il avait le cœur et l'entendement élevé.

18 Au demeurant, ès charges de Capitaine, il était fort estimé de ce qu'il menait ses gens à la guerre sûrement : car jamais de sa volonté il ne hasarda la bataille, là où il sentit qu'il y eût grande doute ni apparent danger : et n'estimait pas bons Capitaines, ni ne voulait ensuivre ceux qui avaient gagné de grandes victoires par s'être aventurés, encore qu'on les louât et estimât beaucoup : ains soulait dire, Que si autre que lui ne les menait à la boucherie, entant qu'en lui était, ils demeureraient immortels. Et voyant que Tolmides fils de Tolmæus, sur la confiance de ses prospérités passées, pour lesquelles il était grandement prisé et honoré à cause de ses beaux faits d'armes, se préparait pour entrer sans propos ni occasion quelconque dans le pays de la Bœoïe, et avait jà induit mille des plus hardis et plus vaillants jeunes hommes de la ville, à s'offrir volontairement pour aller quand et¹ lui en ce voyage, outre et par-dessus le demeurant de l'armée qu'il avait levée, il tâcha à l'en divertir, et le retenir à la maison par remontrances qu'il lui fit publiquement devant le peuple : là où il dit une parole qui a bien depuis été notée, Que s'il ne voulait croire au conseil de Pericles, à tout le moins qu'il attendît le temps, qui était le plus sage conseiller que l'on saurait avoir. Ce propos sur l'heure fut

1. avec

moyennement loué, mais peu de jours après quand on apporta nouvelle, que Tolmides lui-même avait été tué en une bataille qu'il avait perdue près la ville de Coronee, là où plusieurs autres gens de bien et vaillants hommes Athéniens étaient demeurés morts aussi, cela augmenta grandement la réputation et la bienveillance de la commune envers Pericles, pource qu'il en fut estimé homme sage et qui aimait ses citoyens.

19 Mais de tous les voyages qu'il fit étant Chef de l'armée d'Athènes, celui de la Cherronèse fut le plus aimé et le plus estimé, à cause qu'il fut très salutaire à tous les Grecs habitant au pays : car outre ce qu'il y mena mille bourgeois d'Athènes pour y habiter, en quoi faisant il fortifia les villes d'autant de bons hommes, il rempara encore l'encoulure qui empêche que ce ne soit une île, avec une fortification qu'il tira d'une mer à autre : de manière qu'il garantit le pays des courses, surprises et pilleries des Thraces habitant à l'environ, et en jeta hors une très pernicieuse guerre, dont la province était continuellement travaillée, pour le voisinage des Barbares leurs voisins ou habitant parmi eux, qui ne vivaient que de brigandage. Aussi fut-il grandement estimé et renommé entre les étrangers, quand il environna tout le Péloponnèse, partant du port de Pèges, en la côte Mégarique avec une flotte de cent galères : car il ne pilla pas seulement les villes maritimes, comme avait fait devant lui Tolmides, mais entrant bien avant en la terre arrière de la mer, avec les hommes de guerre qu'il avait sur ses galères, fit retirer les

uns au-dedans de leurs murailles, tant il leur donna d'effroi, et en la contrée de Némée défit en bataille les Sicyoniens qui l'attendirent en campagne, et en dressa un trophée pour marque de sa victoire. Et embarquant sur ses vaisseaux quelque renfort de gens de guerre qu'il prit en Achaïe pour lors alliée des Athéniens, passa en la terre ferme qui est vis-à-vis, et cinglant outre la bouche de la rivière d'Achéloüs, alla courir toute la province d'Acarnanie, là où il renferma les Cénéades au-dedans de leurs murailles : et après y avoir gâté et détruit tout le plat pays s'en retourna à la maison, s'étant fait connaître en ce voyage Capitaine redoutable, aux ennemis, et exécutant sûrement, à ses citoyens : car il n'advint pas un seul sinistre accident, par cas fortuit ou autrement, en toute celle expédition, à ceux qui y furent sous sa charge.

20 Depuis étant allé avec une grosse flotte de vaisseaux fort bien en point au royaume de Pont, il y traita humainement les cités Grecques, et fit tout ce qu'elles lui requirent, donnant à connaître aux Barbares habitant à l'environ, et aux princes et Rois d'iceux, la grandeur de la puissance des Athéniens, qui naviguaient sans rien craindre partout jusques où bon leur semblait, tenant toute la mer en leur obéissance. Davantage il laissa aux Sinopiens treize galères avec quelque nombre de gens de guerre sous la charge du Capitaine Lamachus, pour les défendre à l'encontre du tyran Timesileon, lequel ayant été déchassé avec ceux de sa ligue, Pericles fit publier et passer un édit à Athènes, que six cents bourgeois de la

ville qui voudraient, sans contrainte, pussent aller demeurer à Sinope : là où leur seraient départis les biens et héritages qui avaient été au tyran et à ses adhérents. Mais au reste il n'obtempéra pas aux fols appétits de ses citoyens, ni ne se laissa pas aller à leur convoitise trop élevée pour se voir des forces si grandes, et la fortune si favorable, jusques à vouloir derechef attenter de conquérir l'Égypte, et remuer les provinces maritimes de l'empire du Roi de Perse : car il y en avait déjà plusieurs qui étaient épris du malheureux et calamiteux désir de la Sicile, que depuis Alcibiades alluma davantage. Et encore y en avait-il, qui songeaient déjà à conquérir la Toscane et l'empire de Carthage : ce qui n'était pas du tout sans apparence¹, ni sans occasion d'espérance, vu la grande étendue de la seigneurie qu'ils tenaient, et l'heureux cours de leurs affaires qui leur succédaient à souhait.

1. vraisemblance

21 Mais Pericles empêcha cette saillie, et retrancha toute cette curieuse convoitise, employant la plupart de leur puissance à conserver et assurer ce qu'ils avaient acquis, estimant que c'était beaucoup fait que d'engarder que les Lacédémoniens ne s'accrussent : car il leur était toujours contraire, comme il déclara en plusieurs autres endroits, et même par ce qu'il fit en la guerre sainte. Car les Lacédémoniens ayant ôté aux Phociens la superintendance du temple d'Apollon en la ville de Delphes, qu'ils avaient usurpée, et l'ayant remise entre les mains des Delphiens, sitôt qu'ils eurent le dos tourné, Pericles y alla aussi avec une armée, qui y remit les Phociens. Et comme

les Lacédémoniens eussent fait engraver sur le front d'un loup de cuivre la prérogative que les Delphiens leur avaient octroyée, de pouvoir les premiers proposer leurs demandes à l'oracle, lui ayant obtenu le même droit des Phociens, le fit engraver sur le flanc droit de la même statue du loup de bronze.

22 Et qu'il soit vrai qu'il ait sagement contenu les forces des Athéniens au-dedans de la Grèce, les effets le témoignent : car premièrement ceux de l'Eubée se rebelèrent, contre lesquels il mena incontinent l'armée d'Athènes : et tout soudain lui vinrent nouvelles d'un autre côté comme les Mégariens avaient aussi pris les armes contre eux, et que les ennemis étaient jà en grosse puissance dans le pays d'Attique, sous la conduite de Plistonax Roi de Lacédémone. À l'occasion de quoi il s'en retourna incontinent en diligence, pour pourvoir à cette guerre qui était au-dedans de l'Attique même : si n'osa pas se présenter en bataille contre si grand nombre de bons combattants, mais sachant que le Roi Plistonax, qui était encore fort jeune, se gouvernait par le conseil de Cleandrides principalement, pource que les Éphores le lui avaient baillé pour lui assister, et pour le conseiller et le guider, il essaya de le corrompre secrètement : et l'ayant bientôt gagné par argent, lui persuada qu'il remenât les Péloponnésiens hors du pays d'Attique : ce qu'il fit. Mais quand les Lacédémoniens virent l'armée rompue, et que les peuples s'étaient retirés chacun en sa ville, ils en furent si courroucés, qu'ils condamnèrent le Roi en une

grosse amende : laquelle lui ne pouvant payer, fut contraint de s'absenter de Lacédémone : et Cleandrides s'en étant fui de bonne heure, fut par contumace condamné à mourir. Cettui Cleandrides était père de Gylippus qui défit depuis les Athéniens en la Sicile, auquel il semble que nature imprima l'avarice comme une maladie héréditaire passant de père en fils : car en ayant aussi été ignominieusement atteint et convaincu pour aucuns vilains actes qu'il commit, il en fut banni de Sparte, comme nous avons plus au long déclaré en la vie de Lysander.

23 Mais comme Pericles, en la reddition des comptes de cette charge-là, eût couché un article de dépense de dix talents, qu'il disait avoir employés où il fallait, le peuple l'alloua, sans vouloir enquérir comment, ni en quoi, ni avérer s'il était vrai : et y en a quelques-uns, entre lesquels est le philosophe Theophrastus, qui écrivent que Pericles envoyait par chacun an * dix talents à Sparte, avec lesquels il entretenait ceux qui y avaient autorité, afin qu'on ne leur fit point la guerre, non qu'il achetât la paix, mais bien le temps : durant lequel, se préparant tout à loisir, il pût avoir meilleure commodité de soutenir la guerre. Sitôt donc que l'armée des Péloponnésiens fut hors de l'Attique, il s'en retourna contre les rebelles, et passa en l'île d'Eubée avec cinquante voiles, et cinq mille combattants à pied tous bien armés, et là subjugua toutes les villes qui s'étaient soulevées, chassa les Hippobates, qui étaient les plus renommés d'entre les Chalcidiens, tant pour leurs richesses que pour leur vaillance et

* Six mille écus

prouesse : et chassa aussi semblablement les Estiéïens, qu'il fit vider hors de tout le pays, et en leur ville logea des bourgeois d'Athènes seulement. Et la cause pour laquelle il les traitait ainsi rigoureusement, sans leur vouloir pardonner, était pource que eux ayant pris une galère d'Athènes prisonnière, ils avaient fait mourir toutes les personnes qui étaient dessus.

24 Depuis ayant été faite une trêve pour trente ans entre les Athéniens et les Lacédémoniens, il fit décerner la guerre contre ceux de l'île de Samos, les chargeant de ce que leur ayant été enjoint de par les Athéniens, qu'ils eussent à pacifier les querelles qu'ils avaient contre les Milésiens, ils n'avaient pas voulu obéir. Mais pource que l'on a opinion qu'il entreprit cette expédition contre Samos en faveur de Aspasia, il ne sera point hors de propos de rechercher et déclarer en cet endroit, qui était cette femme, et quel artifice ou puissance si grande il y avait en elle, qu'elle pût ainsi prendre en ses rets les principaux hommes qui s'entremettaient pour lors du gouvernement de la chose publique, et que les philosophes mêmes parlèrent tant et si amplement d'elle. Tout premièrement donc, c'est chose bien certaine qu'elle était native de la ville de Milet, fille d'un Axiochus, laquelle suivant l'exemple d'une ancienne courtisane d'Ionie nommée Thargelia, s'accointa des principaux et plus grands personnages de son temps : car cette Thargelia étant belle de visage, et ayant bonne grâce, avec un esprit vif, et doux langage, eut l'accointance de plusieurs grands person-

nages de la Grèce, et gagna au service du Roi de Perse tous ceux qui s'approchèrent d'elle, si bien qu'elle sema par les villes de la Grèce de grands commencements de la faction Médoise, pource que c'étaient tous les plus grands et les plus puissants hommes qui fussent en chaque ville de qui elle s'accointait. Mais quant à Aspasia, les uns disent que Pericles la hanta comme femme savante et bien entendue en matière de gouvernement d'état : car Socrates même l'allait aussi voir quelquefois avec ses amis, et ceux qui la hantaient y menaient aucunes fois leurs propres femmes pour l'ouïr deviser, combien qu'elle menât un train qui n'était guère beau ni honnête, pource qu'elle tenait en sa maison de jeunes garces qui faisaient gain de leur corps. Et Æschines écrit que Lysicles, un revendeur de bétail qui paravant était homme de basse et vile nature, se fit le premier homme d'Athènes par la fréquentation qu'il eut avec cette Aspasia, depuis la mort de Pericles : et au livre de Platon intitulé Menexenus, encore que le commencement soit écrit par manière de jeu et de risée, il y a cela comme de véritable histoire, que cette femme avait le bruit d'être hantée par plusieurs Athéniens pour apprendre d'elle l'art de Rhétorique. Toutefois il semble plus vraisemblable, que l'affection que lui portait Pericles vint plus d'amour que d'autre cause : car il avait bien épousé une femme qui était sa parente, et qui auparavant avait été mariée à Hipponicus, duquel elle avait eu Callias surnommé le riche, et eut depuis Xantippus et Paralus de Pericles : mais ne lui étant point sa com-

pagnie agréable, il la bailla, du bon gré et consentement d'elle-même, à un autre, et prit Aspasia, laquelle il aima singulièrement : car toutes les fois qu'il sortait de sa maison pour aller en la place, ou qu'il en retournait, il la saluait en la baisant. Au moyen de quoi ès anciennes Comédies elle est appelée en plusieurs lieux la nouvelle Omphale, et quelquefois Deïanira, et aucunefois Juno : mais Cratinus l'appelle tout ouvertement putain en ces vers,

Elle lui a sa Juno enfantée
Aspasia la putain effrontée.

Et semble qu'il en eut un bâtard : car Eupolis l'introduit en une sienne Comédie nommée Demosii, interrogeant ainsi Pyronides,

Mon fils bâtard est-il encore en vie ?

Et puis Pyronides lui répond :

Il fut piéça homme fait pour certain,
N'était qu'il craint cette male putain.

Bref cette Aspasia fut tant célébrée et tant renommée, que Cyrus, celui qui combattit contre le Roi Artaxerxes son frère pour l'empire de Perse, appela Aspasia celle de ses concubines qu'il aimait plus, laquelle auparavant s'appelait Milto, étant native de la Phocide, fille de Hermotimus : et ayant Cyrus été tué en la bataille, elle fut prise et menée au Roi son frère, envers lequel elle eut depuis beaucoup de crédit. Cela m'est venu en mémoire en écri-

vant cette vie, et m'a semblé que c'eût été trop durement fait de le rejeter ou omettre.

25 Mais pour retourner à notre propos : on charge Pericles d'avoir fait décerner la guerre contre ceux de Samos en faveur de ceux de Milet, à la requête d'Aspasia, à cause que ces deux cités avaient guerre ensemble pour la ville de Priène, et étaient les Samiens les plus forts : mais les Athéniens leur commandèrent qu'ils eussent à laisser la voie des armes, et à venir plaider leur différent devant eux, pour leur en être fait droit : ce qu'ils ne voulurent faire : parquoi Pericles y alla, et y abolit le gouvernement du petit nombre de la noblesse, prenant pour otages cinquante des principaux personnages de la ville, et autant d'enfants, lesquels il mit en dépôt en l'île de Lemnos. Toutefois il y en a qui disent, que chacun desdits otages lui voulut donner un talent : outre lesquels lui en furent encore présentés plusieurs autres, par ceux qui ne voulaient point que l'autorité souveraine du gouvernement fût mise entre les mains de la commune. Davantage Pissuthnes Persien lieutenant du Roi de Perse, pour quelque amitié qu'il portait à ceux de Samos, lui envoya dix mille écus, afin qu'il leur pardonnât : mais de tout cela Pericles n'en prit jamais rien, mais ayant fait en Samos tout ce qu'il avait proposé d'y faire, et y ayant établi un gouvernement populaire, s'en retourna à Athènes. Mais les Samiens se rebellèrent incontinent après, ayant recouvré leurs otages par le moyen de ce Pissuthnes qui les déroba, et leur fournit ce qui était nécessaire pour soutenir la guerre. Par-

quoi Pericles retourna une autre fois contre eux, lesquels il ne trouva point oiseux ni étonnés en façon quelconque, mais très bien délibérés de le recevoir, et combattre pour la principauté de la mer : si y eut une grosse bataille entre eux auprès de l'île qui s'appelle Tragia : et la gagna Pericles, ayant défait fort glorieusement, avec quarante et quatre voiles seulement, ses ennemis qui en avaient soixante et dix, dont les vingt étaient vaisseaux de guerre : 26 et quand et quand poursuivant sa victoire, il gagna aussi le port de Samos, et tint les Samiens assiégés dans leur ville, où ils avaient encore bien la hardiesse de sortir aucunefois, et combattre au-devant de leurs murailles : mais depuis étant arrivé à Pericles un renfort de plus grand nombre de vaisseaux, ils furent adonc enserés de tout point. Et lors Pericles prenant soixante galères se jeta en pleine mer, voulant, comme aucuns disent, aller rencontrer, le plus loin de la ville qu'il pourrait, quelques vaisseaux Phéniciens, qui venaient au secours de ceux de Samos : ou, comme dit Stesimbrotus, pour s'en aller en Cypre : ce qui ne me semble pas vraisemblable. Mais à quelque intention qu'il le fit, il commit une très lourde faute : car Melissus fils de Ithagènes grand philosophe, étant pour lors Capitaine des Samiens, voyant qu'il était demeuré peu de vaisseaux au siège devant la ville, et encore que les Capitaines qui en avaient la charge, n'étaient pas gens guère expérimentés, persuada à ses citoyens de faire une saillie sur eux : et y eut bataille donnée, que les Samiens gagnèrent, où ils prirent plusieurs Athéniens

prisonniers, et mirent plusieurs de leurs vaisseaux à fond : au moyen de quoi étant demeurés seigneurs de la marine, ils mirent dedans leur ville plusieurs choses nécessaires pour la guerre, dont ils avaient faite auparavant : toutefois Aristote écrit, que Pericles même en personne avait déjà auparavant été vaincu en une bataille navale par Melissus. Au demeurant, les Samiens pour rendre aux prisonniers d'Athènes pareille injure qu'ils avaient reçue d'eux, leur engravèrent sur le front des chevêches, pource que la chevêche est la marque de la monnaie d'Athènes, ne plus ne moins que les Athéniens avaient imprimé sur les fronts de leurs prisonniers une Samæne, c'est-à-dire, une sorte de navire Samienne, basse de proue, mais creuse et large de ventre, de sorte qu'elle est bonne à cingler en haute mer, et légère à la voile : et a été ainsi appelé, pource que la première de cette façon fut bâtie en l'île de Samos par le tyran Polycrates, qui la y fit faire. L'on dit que pour l'impression de ces caractères, le poète Aristophanes, par une manière de moquerie couverte, dit en un passage de ses Comédies,

Les Samiens sont hommes fort lettrés.

27 Pericles donc averti de la route de son armée, s'en retourna incontinent au secours. Melissus lui alla au-devant, et lui donna la bataille, qu'il perdit, et fut rembaré jusques dedans la ville, où Pericles l'enferma d'une clôture de muraille tout à l'entour, aimant mieux emporter la victoire et prendre la ville par longueur de temps et

avec dépense, que par exposer ses citoyens au danger d'être tués ou blessés : mais toutefois quand il vit qu'ils se fâchaient de la longueur, et qu'ils voulaient à toute force venir aux mains, de manière qu'il était bien malaisé de les retenir, il divisa toute son armée en huit troupes, lesquelles il fit tirer au sort, et celle à qui échéait une fève blanche demeurait en repos à faire bonne chère pendant que les autres sept combattaient : et dit-on que de là vient, que l'on appelle encore aujourd'hui un jour blanc, auquel on a fait bonne chère, et reçu du plaisir, à cause de la fève blanche. Si écrit l'historien Ephorus, que ce fut là premièrement que l'on commença à user d'engins de batterie pour abattre grosses murailles, et que Pericles en trouva la nouveauté fort émerveillable : car ce fut Artemon un ingénieur qui les inventa, lequel se faisait porter partout dans une chaire, pour conduire et hâter les ouvrages, à cause qu'il était impotent d'une jambe, et que pour cette cause il fut appelé Periphoretos. Mais Heraclides le Pontique reprend en cela Ephorus par les vers d'Anacreon, dans lesquels Artemon est nommé Periphoretos, plusieurs âges avant cette guerre de Samos : et dit que ce Periphoretos était un homme fort délicat, et qui craignait toutes choses si follement, que la plupart du temps il ne bougeait de sa maison, où il se tenait toujours assis, ayant deux de ses serviteurs à ses côtés, qui lui tenaient sur la tête un pavois de cuivre, de peur qu'il ne tombât rien sur lui : et si d'aventure il était quelquefois contraint de sortir hors de son logis, il se faisait porter

dans un petit lit suspendu bien près de terre, et que pour cette cause il fut surnommé Periphoretos.

28 À la fin, au bout de neuf mois, les Samiens furent contraints de se rendre, et Pericles fit abattre et raser leurs murailles, leur ôta tous leurs vaisseaux, et les condamna en une grosse somme de deniers, dont ils payèrent promptement une partie, et le reste à certain terme qui leur fut préfix, pour la sûreté duquel paiement ils donnèrent otages. Mais Duris le Samien amplifie les choses en cet endroit fort pitoyablement, pour charger les Athéniens, et Pericles même, d'inhumaine cruauté, de quoi Thucydides, ni Ephorus, ni Aristote même, ne font aucune mention : et si ne me semble pas que ce qu'il en écrit soit véritable, c'est à savoir, qu'il fit mener les Capitaines des galères, et les soudards¹ mêmes Samiens, sur la place de la ville de Milet, où il les fit attacher sur des ais de bois par l'espace de dix jours, au bout desquels les pauvres gens n'en pouvant plus, furent assommés à coups de bâtons, dont on leur froissa les têtes, et puis fit-on jeter les corps, sans permettre qu'ils fussent ensevelis. Ainsi Duris étant assez coutumier, encore ailleurs où il n'y a rien qui lui touche particulièrement, d'extravaguer hors de la vérité, semble en ce lieu augmenter de paroles, outre le devoir, les calamités de son pays, pour en calomnier les Athéniens, et les en rendre odieux. Ayant donc Pericles subjugué la ville de Samos, il s'en retourna à Athènes, là où il fit honorablement inhumer les os de ceux qui étaient morts en cette guerre, et lui-même fit le blason funèbre à

1. soldats

leur louange selon la coutume, dont il fut merveilleusement estimé : de sorte que quand il descendit de la chaire où il avait harangué, les autres Dames de la ville lui venaient baiser les mains, et lui mettaient des chapeaux de fleurs et des couronnes sur la tête, comme l'on fait aux champions victorieux, quand ils retournent des jeux où ils ont emporté le prix : mais Elpinice s'approchant de lui, Vraiment, dit-elle, ce sont de beaux faits que les tiens, Pericles, et bien dignes de chapeaux de triomphe, de nous avoir perdu beaucoup de bons et vaillants citoyens, non point en guerroyant les Médois, Phéniciens et Barbares, comme fait mon frère Cimon, ains en détruisant une cité qui est de notre propre nation et notre alliée. À ces paroles répondit Pericles tout doucement, en riant, ce vers d'Archilochus,

Si vieille étant ne te parfume plus.

Mais Ion écrit qu'il se glorifia grandement, et conçut une merveilleuse opinion de soi-même depuis qu'il eut subjugué les Samiens, disant qu'Agamemnon avait demeuré dix ans à prendre une cité barbare, et lui en neuf mois avait conquis la plus puissante ville de toute la nation Ionique. Si n'était pas sans occasion qu'il s'attribuait tant de gloire : car certainement il y eut grande doute et non moins de péril en telle conquête, s'il est vrai ce qu'en écrit Thucydides, qu'il s'en fallut bien peu que les Samiens n'ôtassent la seigneurie et domination de la mer à ceux d'Athènes.

29 Depuis étant jà la guerre Péloponnésiaque en branle, comme ceux de Corfou fussent guerroyés par les Corinthiens, il persuada au peuple Athénien d'envoyer secours aux Corfiots, et de joindre à sa ligue cette île qui était puissante par mer, disant que bientôt ils auraient les Péloponnésiens ennemis déclarés. Si conclut le peuple à sa suscitation de secourir ceux de Corfou, et y fut envoyé Lacédémonien fils de Cimon avec dix galères seulement, par une manière de moquerie, pource que toute la maison de Cimon portait affection et amitié grande aux Lacédémoniens : et à cette cause fit Pericles bailler ainsi petit nombre de vaisseaux à Lacédémonien, et l'y envoya malgré lui, afin que s'il ne faisait en cette charge aucun exploit digne de mémoire, il en fût de tant plus soupçonné de favoriser aux Lacédémoniens : et tant qu'il vécut empêcha toujours, le plus qu'il put, de parvenir les enfants de Cimon, comme n'étant point par leurs noms mêmes naturels Athéniens, mais étrangers, pource que l'un s'appelait Lacédémonien, l'autre Thessalien, et le tiers Élien, et étaient tous nés d'une mère native du pays d'Arcadie. Mais Pericles étant blâmé d'avoir envoyé ces dix galères seulement, qui était bien peu de secours pour ceux qui leur en avaient requis, et beaucoup de matière à ceux qui médisaient de lui, il y en envoya depuis encore d'autres en plus grand nombre, lesquelles arrivèrent après la bataille : de quoi les Corinthiens étant fort courroucés, s'en allèrent plaindre au conseil des Lacédémoniens, où ils proposèrent plusieurs charges et plaintes à l'encontre des

1. marchés Athéniens, et autant en firent aussi les Mégariens, alléguant que ceux d'Athènes leur avaient défendu leurs ports, leurs étapes¹, et tout commerce et trafic ès lieux de leur obéissance, qui était directement contre les lois communes, et contre les articles de paix accordés et jurés entre tous les Grecs. Davantage les Æginètes se sentant foulés et trop violemment traités, envoyèrent secrètement faire leurs doléances et lamentations aux Lacédémoniens, n'osant pas ouvertement se plaindre de ceux d'Athènes. Sur ces entrefaites la ville de Potidée pour lors sujette aux Athéniens, et ayant été anciennement fondée par les Corinthiens, se rebella, et fut assiégée par les Athéniens, ce qui hâta bien la guerre. Ce néanmoins ambassadeurs furent premièrement envoyés à Athènes sur ces plaintes, et Archidamus Roi des Lacédémoniens fit tout ce qu'il put pour accorder la plupart de ces différends, en apaisant et adoucissant leurs alliés, de manière que les Athéniens n'eussent point eu la guerre pour les autres charges qu'on leur mettait sus, s'ils se fussent voulu condescendre à révoquer le décret qu'ils avaient fait contre les Mégariens : au moyen de quoi Pericles, qui résista plus que nul autre à cette révocation, et qui aguisa et incita le peuple à persévérer opiniâtement en ce qu'il avait une fois ordonné contre les Mégariens, fut seul estimé cause et auteur de la guerre Péloponnésiaque.

30 Car on dit que les Lacédémoniens envoyèrent des ambassadeurs à Athènes sur ce point-là : et comme Pericles alléguât une loi qui défendait d'ôter le tableau, sur

lequel un édit public aurait une fois été écrit, il y eut l'un des ambassadeurs de Lacédémone nommé Polyarces, qui lui dit : Et bien ne l'ôte pas, mais tourne-le seulement, car vous n'avez point de loi qui défende cela. Ce mot fut trouvé plaisant, mais non pour cela Pericles n'en fléchit jamais : et pourtant semble il qu'il avait quelque occasion secrète de propre et particulière malveillance contre eux, mais la voulant couvrir d'une cause publique et manifeste, il leur ôta et retrancha les terres sacrées, qu'ils mettaient en labourage : et pour ce faire, mit en avant un décret, Que l'on leur envoyât un héraut pour les sommer de s'en déporter, et que le même héraut allât aussi devers les Lacédémoniens pour en accuser devant eux les Mégariens. Il est bien certain que ce décret fut mis en avant par Pericles, aussi n'y a il rien qui ne soit juste et raisonnable : mais il advint que le héraut qui y fut envoyé mourut, et pensa l'on que les Mégariens l'eussent fait mourir. Par quoi Charinus incontinent proposa un décret contre eux, Qu'ils fussent déclarés ennemis mortels des Athéniens à jamais, sans espoir de réconciliation quelconque : et que si un Mégarien mettait le pied seulement dedans le territoire d'Attique, qu'il fût puni de mort : et que les Capitaines annuels quand ils feraient leur serment ordinaire, jurassent entre les autres articles, que tous les ans ils entreraient en armes par deux fois dedans le pays et au dommage des Mégariens : et que le héraut Anthemocritus fût enterré au lieu qui s'appelait lors les Portes Thriasiennes, et maintenant s'appelle Dipylon. Mais les Méga-

riens niant fort et ferme qu'ils eussent été cause de la mort de cettui Anthemocritus, en rejetaient la cause sur Aspasia et sur Pericles, alléguant pour témoignage ces vers du poète Aristophanes en sa Comédie intitulée les Acharnes, qui sont si vulgaires que le commun peuple même les a en la bouche :

Nos jeunes gens enivrés s'en allèrent
 Devers Mégare un jour, où ils emblèrent
 Une putain qui Simætha s'appelle :
 Ceux de Mégare irrités, au lieu d'elle
 S'en sont venus par furtive saisie
 Enlever deux des garces d'Aspasie.

31 Ainsi est-il bien malaisé de savoir dire à la vérité la première origine et cause primitive de cette guerre : mais bien sont tous les historiens d'accord, que Pericles fut principalement auteur de ce que le décret fait à l'encontre des Mégariens, ne fut point révoqué. Et tiennent aucuns que ce fut par vraie magnanimité avec bon jugement, qu'il persista en ce qui lui sembla le plus expédient : pource qu'il estimait que ce commandement des Lacédémoniens, n'était qu'un essai, pour sonder si les Athéniens leur voudraient céder : et que leur obtempérer en cela, serait évidemment confesser qu'ils se sentaient les plus faibles : les autres au contraire disent, que ce fut par une arrogance et opiniâtreté, pour montrer son autorité et sa puissance, qu'il méprisa les Lacédémoniens. Mais la plus mauvaise occasion, et qui toutefois a plus de témoins qui

la confirment, se raconte presque en cette manière : Phidias le faiseur d'images, comme nous avons jà dit auparavant, avait entrepris de faire l'image de Pallas, et étant ami de Pericles avait fort grand crédit envers lui : cela lui suscita l'envie de quelques malveillants, lesquels voulant sonder quel jugement le peuple ferait de Pericles, attirèrent Menon l'un des ouvriers qui besognaient sous Phidias, et le firent venir sur la place requérir au peuple sûreté publique, pour pouvoir déceler et accuser Phidias d'aucun crime par lui commis. Le peuple reçut son indice, et fut son accusation ouïe en pleine assemblée du peuple sur la place, là où il ne fut fait aucune mention de larcin, pource que Phidias, par le conseil et avis de Pericles, avait tellement apposé et appliqué l'or en la composition de l'image dès le commencement, que l'on le pouvait ôter tout, et le peser : ce que Pericles allégua adonc publiquement aux accusateurs, leur disant qu'ils le pesassent. Mais la gloire de ses ouvrages lui suscitait cette envie, pour autant même qu'ayant engravé sur l'écu de la Déesse la bataille des Amazones, il y avait entaillé son portrait au naturel, sous le personnage d'un vieillard chauve, qui lève une grosse pierre à deux mains : et y avait aussi fait la portraiture de Pericles fort belle après le naturel, qui combattait contre une Amazone en tel geste, que sa main haussant une javeline au-devant du visage de Pericles, par un singulier artifice semble vouloir cacher et couvrir cette similitude, laquelle néanmoins se découvre et se montre d'un côté et d'autre. Si fut Phidias mis en

prison, là où il mourut de maladie, ou bien de poison que ses ennemis lui préparèrent, comme aucuns disent, pour faire davantage soupçonner et calomnier Pericles. Comment que ce soit, le peuple donna immunité et affranchissement de tous subsides à l'accusateur Menon, suivant un décret qu'en mit en avant Glycon, et enjoignit aux Capitaines qu'ils le prissent en leur sauvegarde, et eussent soin de la sûreté de sa personne.

32 Environ ce même temps fut aussi Aspasia accusée de ne croire point aux Dieux, étant l'accusateur Hermippus faiseur de Comédies, qui la chargea davantage qu'elle servait de maquerelle à Pericles, recevant en sa maison des bourgeoises de la ville, dont Pericles jouissait. Diopithes au même temps mit en avant un décret, Que l'on fit inquisition des mécréants qui n'ajoutaient point de foi aux choses divines, et qui enseignaient certains propos nouveaux touchant les effets qui se font en l'air et au ciel, tournant la suspicion sur Pericles à cause d'Anaxagoras. Le peuple reçut et approuva cette inquisition : et adonc fut aussi proposé par Dracontides, Que Pericles mit le compte de l'argent qu'il avait despendu, entre les mains des Pritanes, qui étaient comme superintendants des finances, et que les juges qui auraient à en juger, donnassent leurs sentences dedans la ville dessus l'autel. Mais Agnon ôta ce mot du décret, et y mit au lieu, que le procès fût jugé par quinze cents juges, et que l'action fût nommée de larcin, ou de concussion, ou d'injustice, comme l'on voudrait. Or quant à Aspasia, il la sauva par la

pitié et compassion qu'il fit aux juges, en priant de très grande affection pour elle, et pleurant à chaudes larmes, pendant que la cause se plaidait, ainsi comme l'écrivit *Æschines* : mais quant à *Anaxagoras*, craignant qu'il n'en pût faire autant, il l'envoya hors la ville, et lui-même l'accompagna. Au demeurant, voyant qu'il avait encouru la male grâce du peuple pour le fait de *Phidias*, et à cette cause redoutant l'issue du jugement, il enflamma la guerre qui reculait toujours, et ne faisait encore que fumer, espérant que par ce moyen il ferait évanouir les charges que l'on lui mettait sus, et abattrait l'envie que l'on avait contre lui, parce que le peuple se trouvant en grands affaires et pleins de danger, se jetterait du tout entre ses bras, et se commettrait à lui seul, tant il avait acquis d'autorité et de réputation. Ce sont les causes pour lesquelles il ne voulut pas souffrir, à ce que l'on dit, que les Athéniens cédassent en rien aux Lacédémoniens, toutefois on ne saurait qu'en assurer à la vérité : 33 mais ceux de Lacédémone sachant bien que s'ils le pouvaient ôter et ruiner, ils jouiraient mieux à leur plaisir des Athéniens, leur mandèrent qu'ils eussent à purger leur ville du crime Cylonien, pource qu'ils savaient bien que la race de *Pericles* du côté de sa mère en était entachée, ainsi comme l'écrivit *Thucydides*. Mais cette épreuve leur tourna tout au rebours de l'espérance de ceux qui y furent envoyés pour cet effet : car au lieu de faire soupçonner et calomnier *Pericles*, ses citoyens l'en honorèrent davantage, et s'en fièrent encore plus que devant en lui, d'autant qu'ils

voyaient que les ennemis le craignaient et le haïssaient ainsi. Parquoi avant que le Roi Archidamus entrât avec l'armée des Péloponnésiens dedans le pays d'Attique, il prédit aux Athéniens, que si d'aventure Archidamus en gâtant et détruisant le plat pays à l'environ, épargnait ses terres et ses biens pour l'amitié et l'hospitalité qu'ils avaient entre eux, ou plutôt pour donner occasion à ses malveillants de le calomnier, que dès lors il donnait à la chose publique les terres et les maisons qu'il avait aux champs. Si descendirent les Lacédémoniens et leurs alliés et confédérés avec grosse puissance au pays de l'Attique, sous la conduite du Roi Archidamus, et en ruinant tout par où ils passaient entrèrent jusques au bourg d'Acharnes, là où ils se campèrent, estimant que les Athéniens ne les y souffriraient jamais, ains leur sortiraient à l'encontre pour défendre leur pays, et montrer qu'ils n'avaient point le cœur failli. Mais Pericles considérait qu'il serait trop dangereux de hasarder la bataille, où il était question de la propre ville d'Athènes, contre soixante mille combattants à pied, tant du Péloponnèse que de la Béoce : car autant y en avait-il au premier voyage qu'ils y firent. Et quant à ceux qui voulaient combattre à quelque péril que ce fût, et qui perdaient patience de voir ainsi détruire leur pays devant leurs yeux, il les reconfortait et apaisait, en leur remontrant, Que les arbres taillés et coupés revenaient en peu de temps, mais qu'il est impossible de recouvrer les hommes quand on les a une fois perdus. Toutefois il ne faisait jamais assembler le peuple en

conseil, craignant qu'il ne fût forcé par la multitude à faire aucune chose contre sa volonté : ains comme le sage pilote, quand la tourmente le surprend en haute mer, donne bon ordre à toutes choses en son navire, et tient ses défenses toutes prêtes, faisant ce que son art requiert, sans s'arrêter aux larmes ni aux prières des passagers qui se tourmentent d'effroi et tirent du cœur¹ : aussi lui ayant bien fermé la ville, et disposé de bonnes et sûres gardes partout, se gouvernait par son jugement, sans se soucier de ceux qui criaient et se courrouçaient contre lui : encore qu'il y eût beaucoup de ses amis qui le priaient à grande instance, et plusieurs de ses ennemis qui le menaçaient et le chargeaient, et que l'on chantât par la ville des chansons pleines de moqueries au déshonneur et au blâme de son gouvernement, comme d'un Capitaine lâche de cœur, et qui par couardise abandonnait toutes choses en proie aux ennemis. Cleon entre les autres était déjà l'un de ceux qui plus le piquaient, et commençait à entrer en crédit et en grâce de la commune, par le courroux et malcontentement que l'on avait de Pericles, comme il appert par ces vers diffamatoires de Hermippus, qui furent alors publiés :

*1. ont des
nausées*

Roi des Satyres, pourquoi est-ce
Que tu n'as pas la hardiesse
De prendre en main pique ni lance,
Vu qu'en homme plein de vaillance
Tu nous parles si fièrement

De la guerre ordinairement,
Et promet ton brave langage
D'un preux chevalier le courage ?
Puis tu enrages quand l'ardent
Cleon te donne coups de dent,
Ne plus ne moins que la cueux bise
Le tranchant de l'épée aguise.

34 Ce nonobstant, Pericles pour tout cela ne s'émut en façon quelconque, mais endurant patiemment, sans mot dire, toutes ces injures, toutes ces moqueries et piqûres de ses malveillants, il envoya une flotte de cent voiles au Péloponnèse, en laquelle il ne voulut point aller en personne, ains demeura à la maison, pour toujours retenir la ville en bride, jusques à ce que les ennemis se fussent retirés : et pour entretenir le commun peuple, qui se courrouçait, et se fâchait de cette guerre, il réconfortait les pauvres en leur faisant distribuer quelques deniers publics, et aussi par le département des terres conquises : pource qu'ayant chassé tous les Æginètes entièrement hors de leur pays, il fit départir toute l'île d'Ægine entre les bourgeois d'Athènes au sort : et si leur était encore quelque consolation en leurs adversités, d'entendre le dommage que souffraient aussi leurs ennemis : car ceux de l'armée de mer qui furent envoyés au Péloponnèse gâtèrent beaucoup de plat pays, et saccagèrent plusieurs bourgs et plusieurs petites villes : et lui-même entrant par terre dans le pays des Mégariens, le courut et pillà tout, de

manière que les Péloponnésiens recevant bien autant de dommage et de perte des Athéniens par mer, comme ils leur en faisaient par terre, n'eussent pas si longuement duré ni soutenu la guerre, ains s'en fussent bientôt lassés, ainsi que Pericles leur avait prédit, s'il n'y eût eu quelque divine puissance, qui eût secrètement empêché le discours de la raison humaine. Car il advint premièrement une pestilence si contagieuse et si violente, qu'elle emporta toute la fleur de la jeunesse, et affaiblit grandement les forces d'Athènes : et puis les corps des survivants étant travaillés de cette maladie, les cœurs aussi conséquemment s'en aigrirent si âprement à l'encontre de Pericles, que leur ayant le mal troublé le sens, ils se mutinèrent contre lui, comme font les patients contre leur médecin, ou les enfants contre leur père, jusques à lui faire outrage, à la suscitation de ses malveillants, lesquels allaient disant que la pestilence ne procédait d'autre cause, que de la multitude des paysans qui s'étaient jetés à la foule dedans la ville, au cœur d'Été, où ils étaient contraints de se loger pêle-mêle plusieurs ensemble dessous petites tentes et cabanes étouffées, y demeurant accroupis tout le long du jour, sans pouvoir rien faire, au lieu qu'ils avaient accoutumé de vivre en air libre, pur et ouvert : de quoi, disaient-ils, est cause celui, qui par la suscitation de cette guerre a entassé tout le peuple des champs dedans les murailles d'une ville, sans les employer à chose quelconque, ains les tenant enfermés comme des bêtes brutes dedans une étable, et les laissant infecter l'un l'autre de

contagion pestilente, en ne leur donnant aucun moyen de changer un peu d'air, pour pouvoir à tout le moins nettement respirer.

35 Parquoi Pericles voulant remédier à cela, et aussi endommager un peu l'ennemi, fit armer cent cinquante vaisseaux, sur lesquels il embarqua bon nombre de gens de pied armés, et de gens de cheval aussi. Cela donna grande espérance à ses citoyens, et non moins d'épouvantement aux ennemis voyant une si grosse puissance. Mais comme il fut prêt à faire voile, étant jà tous ses gens embarqués, et lui-même monté dedans la galère Capitainesse, il advint que le Soleil éclipsa soudainement, et le jour faillit : ce qui effraya merveilleusement toute la compagnie, comme si c'eût été un fort sinistre et dangereux présage. Parquoi Pericles voyant le pilote de sa galère tout éperdu, et ne sachant qu'il devait faire, étendit son manteau, et lui en couvrit les yeux, puis lui demanda si cela lui semblait mauvaise chose. Le pilote lui répondit, que non : Et adonc, lui dit Pericles, Il n'y a autre différence entre ceci et cela, sinon que le corps qui fait ces ténèbres est plus grand, que mon manteau qui te bouche les yeux. Ces choses se disent ainsi ès écoles des philosophes, mais toutefois Pericles se mettant à la voile, ne fit aucun exploit digne d'un si grand équipage : et étant allé mettre le siège devant la ville sainte d'Épidaure, à l'heure que l'on espérait certainement qu'elle dût être prise, il fut contraint de lever son siège pour la peste, qui fut si violente, qu'elle ne fit pas mourir les Athéniens seulement, mais aussi tous

autres, qui, pour peu que ce fût, s'approchèrent d'eux et de leur camp. À l'occasion de quoi, voyant les Athéniens fort indignés et irrités encontre lui, il essaya de les consoler et reconforter : mais il ne put venir à bout de les apaiser, ains à la pluralité des voix lui ôtèrent la charge de Capitaine général, et le condamnèrent en l'amende d'une grosse somme de deniers, laquelle ceux qui disent le moins, écrivent avoir été de * quinze talents et ceux qui disent le plus * de cinquante. L'accusateur souscrit en cette condamnation fut Cleon, comme dit Idomeneus, ou Simmias, comme écrit Theophrastus : toutefois Heraclides le Pontique, met un nommé Lacratidas.

* Neuf mille
écus
* Trente
mille écus

36 Or quant à ses maux publiques, ils lui passèrent bientôt, pource que le peuple laissa le courroux qu'il avait contre lui, ne plus ne moins que la mouche guêpe laisse l'aiguillon en donnant le coup : mais en son privé, ses affaires domestiques se portaient mal, tant pource que la peste lui avait emporté plusieurs de ses parents et amis, comme aussi pource que de longue main il était en dissension avec ceux de sa maison : car Xantippus l'aîné de ses enfants légitimes, étant homme de mauvaise nature, et davantage ayant épousé une femme jeune et dépendière, fille d'Isander fils d'Epilycus, était mal content de l'étroite épargne de son père, qui ne lui fournissait argent que bien échagement et bien peu à la fois : au moyen de quoi il envoya un jour au nom de Pericles, chez l'un de ses amis, lui demander de l'argent à emprunter : qui lui en envoya : mais comme depuis il vint à le redemander, tant

s'en fallut que Pericles le voulût payer, que qui plus est, il l'en appela en justice. Dont le jeune homme Xantippus étant grièvement indigné contre son père, allait médisant de lui en public par la ville, contant par une manière de moquerie les occupations auxquelles il vaquait et passait son temps quand il était en son privé, et les propos qu'il tenait avec des Sophistes et maîtres de Rhétorique : car comme il fût advenu, qu'en un jeu de prix l'un des champions qui combattaient à qui lancerait mieux le dard, eût par méchef atteint et tué un Epitimus Thessalien, il allait partout racontant que Pericles avait tout un jour été à disputer avec Protagoras le Rhétoricien, à savoir qui devait être jugé coupable de ce meurtre, selon la vraie et droiturière raison, le dard, ou celui qui l'avait lancé, ou bien ceux qui avaient dressé le jeu de prix. Davantage Stesimbrotus écrit, que le bruit qui courut par la ville, que Pericles entretenait sa femme, fut semé par Xantippus même. Tant y a, que cette querelle et dissension entre le père et le fils dura, sans jamais se réconcilier, jusques à la mort : car Xantippus mourut en la peste générale, et mourut aussi la sœur germaine de Pericles, qui y perdit semblablement la plus grande part de ses amis, alliés et parents, même ceux qui lui étaient plus utiles au gouvernement de la chose publique. Mais toutefois jamais il ne fléchit pour tout cela, ni n'en rabaissa de rien la grandeur et hauteur de son courage, quelques malheurs qui lui survinssent, ni ne le vit-on jamais pleurer, ni mener deuil aux funérailles d'aucun de ses parents ou amis,

jusques à la mort de Paralus le dernier de ses enfants légitimes : car la perte de celui-là seul lui attendrit le cœur : encore tâcha il à se maintenir en sa constance naturelle, et se conserver en sa gravité accoutumée, mais ainsi comme il lui voulait mettre un chapeau de fleurs sur la tête, la douleur le força quand il le vit au visage, de manière qu'il se prit soudainement à écrire tout haut, et épanchit sur l'heure grande quantité de larmes : ce qu'il n'avait jamais fait en toute sa vie.

37 Au demeurant, ayant le peuple jà essayé les autres Capitaines et autres gouverneurs, et connu par expérience qu'il n'y en avait pas un de poids ni d'autorité suffisante pour une si grande charge, il le rappela à la fin lui-même à la tribune des harangues pour ouïr ses conseils, et à l'état de Capitaine pour la conduite des affaires : car il se tenait lors renfermé en sa maison pour le deuil et la douleur de ses adversités domestiques : mais Alcibiades et ses autres familiers et amis lui persuadèrent de se montrer au peuple : lequel s'excusa envers lui du tort qu'il lui avait ingratement fait. Et adonc Pericles reprit en main le gouvernement des affaires, comme devant : et la première chose qu'il y fit, fut, qu'il requit que l'on révoquât l'ordonnance qu'il avait lui-même mise en avant touchant les bâtards, de peur qu'à faute d'hoir légitime de son corps, son nom et sa maison ne vint à faillir en lui. Mais quant à celle loi, voici comment il en allait : Pericles étant en la fleur de son crédit, avait fait passer une ordonnance, que ceux-là seuls fussent tenus pour bourgeois

d'Athènes, qui seraient nés de père et de mère Athéniens : quelque temps après, le Roi d'Égypte ayant envoyé au peuple d'Athènes, en don, quarante mille mines de blé, pour être distribué entre les bourgeois de la ville, plusieurs à l'occasion de cette loi furent accusés de bâtardise et d'être métis, dont paravant on ne savait rien, ou pour le moins on n'en faisait compte, et y en avait aucuns, qui faussement et à tort en étaient condamnés. Tant y a qu'il y en eut de convaincus et vendus comme esclaves, non guère moins de cinq mille : et ceux qui demeurèrent pour jouir des privilèges de bourgeoisie, et qui furent jugés citoyens d'Athènes, se trouvèrent jusques au nombre de quatorze mille et quarante. Or trouvait-on fort mauvais, qu'une ordonnance qui avait eu tant de pouvoir, fût révoquée et cassée par celui même qui en avait été auteur : mais toutefois la calamité présente, qui était survenue en la propre maison de Pericles, rompit le cœur aux Athéniens : lesquels estimèrent qu'il avait suffisamment payé la peine de cette sienne arrogance : et croyant qu'il en avait été puni par expresse permission et vengeance des Dieux, et que sa requête était humaine, ils lui permirent de faire enrôler son bâtard au registre des légitimes citoyens de sa lignée, en lui donnant son propre nom. C'est celui qui depuis ayant défait les Péloponnésiens en une grosse bataille navale, près les îles Arginuses, fut exécuté à mort par sentence du peuple, avec les autres Capitaines ses compagnons.

38 Au reste Pericles fut lors atteint de la peste, non pas

si violente ni si aiguë que les autres, ains faible et lente, et qui par long trait de temps, et avec plusieurs changements lui amortit peu à peu la force et vigueur de son corps, et surmonta la gravité de son courage et de son bon jugement : et pourtant Theophrastus en ses morales, au lieu où il dispute si les mœurs des hommes se changent selon leurs aventures, et si les passions et afflictions du corps les peuvent tant altérer, qu'elles les fassent issir¹ *1. sortir* hors des lices et des bornes de la vertu, récite que Pericles en cette maladie montra un jour à l'un de ses amis, qui l'était allé visiter, ne sais quel charme préservatif, que les femmes lui avaient attaché comme un carcan autour du cou, pour lui donner à entendre qu'il était fort mal, puisqu'il endurait qu'on lui appliquât une telle folie. À la fin, comme il fut arrivé bien près de passer le pas de la mort, les plus gens de bien de la ville, et ceux qui étaient demeurés encore vivants de ses amis, étant autour de son lit, se mirent à parler de sa vertu, et de la grande puissance et autorité qu'il avait eue, en pesant la grandeur de ses faits, et comptant le nombre des victoires qu'il avait emportées : car il avait gagné neuf batailles étant Capitaine général d'Athènes, et en avait érigé autant de trophées à l'honneur de son pays, et devisaient de toutes ces choses entre eux, comme s'il ne les eût point entendues, pensant qu'il eût jà perdu tout sentiment : mais au contraire, ayant encore l'entendement sain, il avait tout bien noté : si se prit à leur dire, qu'il s'émerveillait comme ils louaient si hautement ce qui lui était commun avec plusieurs autres

Capitaines, et en quoi la fortune même avait sa part, et cependant ils omettaient à dire ce qui était en lui le plus beau et le plus grand : c'est que nul Athénien, pour occasion de lui, n'avait onques porté robe noire.

39 Aussi était-il véritablement grand et excellent personnage, non seulement pour la douceur et clémence qu'il avait toujours conservée au maniement de si grands affaires, entre tant d'ennemis et de malveillants, mais aussi pour avoir eu ce jugement, de réputer que le meilleur de ses plus glorieux actes était, n'avoir en si absolue puissance jamais rien concédé à haine, envie, ni à courroux, ni s'être sans merci vengé d'aucun sien ennemi. Si me semble que cela seul rendait son surnom d'Olympien, c'est-à-dire, divin ou céleste, lequel autrement était trop arrogant et trop superbe, non odieux ni envié, ains plutôt bien séant et bien convenable pour avoir eu la nature si bénigne et tant débonnaire, et en si grande licence avoir conservé ses mains pures et nettes, ne plus ne moins que nous réputons les Dieux pour être auteurs de tous biens, et cause de nuls maux, dignes de gouverner et régir tout le monde : non pas comme disent les poètes, qui mettent nos esprits en trouble et en confusion par leurs folles fictions, lesquelles se contredisent à elles-mêmes, attendu qu'ils appellent le ciel, où les Dieux habitent, séjour très assuré, et qui point ne tremble, et n'est point agité de vents ni offusqué de nuées, ains est toujours doux et serein, et en tout temps également éclairé d'une lumière pure et nette, comme étant telle habitation propre et

convenable à la nature souverainement heureuse et immortelle : et puis ils les décrivent eux-mêmes, pleins de dissensions, d'inimitiés, de courroux et d'autres passions, qui ne conviennent pas seulement à hommes sages et de bon entendement. Mais ce discours serait à l'aventure mieux à propos en un autre traité. Au demeurant, les affaires où se trouvèrent les Athéniens incontinent après la mort de Pericles, leur firent bien sentir et regretter la perte qu'ils avaient faite en lui : car ceux qui de son vivant supportaient mal volontiers sa trop grande autorité, pource qu'elle offusquait la leur, soudain après qu'il fut décédé, et qu'ils vinrent à essayer d'autres harangueurs, et d'autres gouverneurs, furent contraints de confesser, qu'il ne pouvait être une nature d'homme plus modérée en gravité, ne plus grave en douceur et bonté, que la sienne : et celle tant enviée puissance, qu'ils appelaient durant sa vie Monarchie et tyrannie, leur apparut alors évidemment avoir été le rempart salutaire de toute la chose publique, tant il sourdit et se découvrit incontinent après son décès, au gouvernement de leurs affaires, de corruption et de méchanceté, laquelle lui, tant qu'il vécut, avait toujours tenue basse et faible, de sorte qu'elle n'apparaissait point, ou pour le moins ne pouvait venir à telle licence, qu'elle pût commettre des fautes auxquelles il fût impossible de remédier.